L'Initiation

CAHIERS DE DOCUMENTATION
ESOTERIQUE TRADITIONNELLE

Revue fondée en 1888 par PAPUS (Dr Gérard ENCAUSSE)

Directeur :

Dr Philippe ENCAUSSE

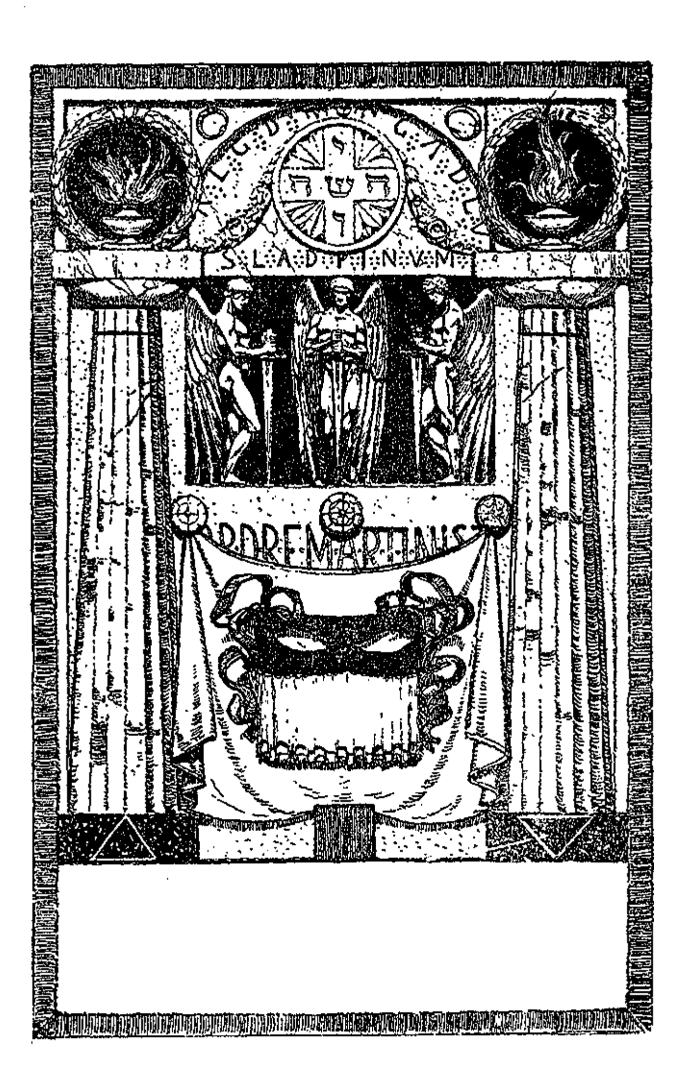
— 1961 —

SOMMAIRE



35e Année. - N° 3 (Nouvelle série)

Trimestriel. - Réservé aux seuls abonnés
— Juillet - Août - Septembre 1961 —


S·L·A·D·P·I·N·V·M

L'Initiation

CAHIERS DE DOCUMENTATION ESOTERIQUE TRADITIONNELLE

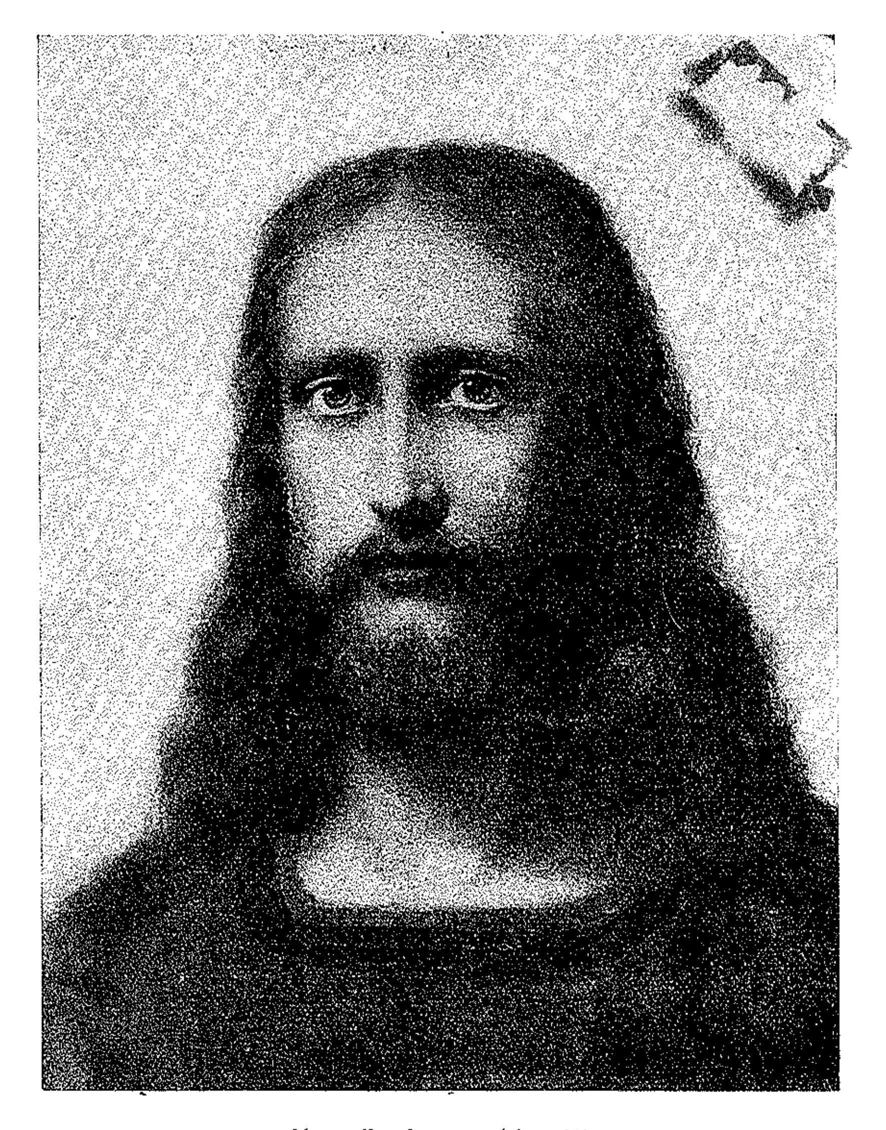
ORGANE DE L' « UNION DES ORDRES MARTINISTES »
ET DU « GROUPE INDEPENDANT D'ETUDES ESOTERIQUES »

Directeur : Dr Philippe ENCAUSSE.
Administrateur : Georges CREPIN.
69, Faubourg Saint-Nicolas, à Meaux (Seine-et-Marne)
Secrétaires de Rédaction :
Gérard ENCAUSSE (petit-fils de PAPUS) et Robert DEPARIS



Chaque rédacteur de* l'Initiation *publie ses articles sous sa seule responsabilité.

***Tout livre ayant un rapport avec l'Occultisme et dont il sera envoyé un exemplaire au docteur Philippe ENCAUSSE, 46, Boulevard du Montparnasse, Paris-15ᵉ, sera sûrement annoncé et, s'il y a lieu, analysé dans un prochain Cahier de* l'Initiation.**



Jésus d'après une vision (1)

(1) Cette expression de Jésus, qui fut largement répandue autrefois par le guérisseur parisien Saltzman, est due à un artiste hongrois du nom de Scmiechen, qui a eu la possibilité de réaliser ce portrait à la suite d'une vision dont il fut gratifié.

Le cliché a été fraternellement fourni par **la Revue Spirite**, (à Soual, Tarn), que nous tenons à remercier tout particulièrement (N.D.L.R.).



Louis-Claude de SAINT-MARTIN
(1743 - 1803)

LOUIS-CLAUDE DE SAINT-MARTIN
OFFICIER AU REGIMENT DE FOIX

Voilà un père bien embarrassé. Il n'a qu'un fils... et ne parvient pas à le caser ou, comme on dit alors, à lui trouver un établissement dans le monde. La lignée est ancienne et de bonne noblesse, mais sans fortune. L'héritier de nom et d'armes est pieux, respectueux, bien éduqué par les Jésuites, d'un physique agréable, mais ne trouve pas sa voie. Un stage dans la magistrature s'est soldé par un échec.

Alors, et bien qu'il lui en coûte, le **pater familias** va trouver son opulent voisin, un ministre, et sollicite son appui pour caser honorablement ce fils de vingt-trois ans.

« Je m'en charge », répond le ministre.

Quelques semaines plus tard, l'intéressant jeune homme est pourvu d'un brevet de sous-lieutenant au Régiment de Foix, qui, pour l'heure, tient garnison à Bordeaux.

Cet « intéressant jeune homme », vous l'avez deviné, c'est Louis-Claude de Saint-Martin. Le ministre du roi Louis XV est le comte (puis duc) de Choiseul, ancien ambassadeur à Vienne, qui doit son portefeuille à la faveur de Mme de Pompadour.

Nous sommes en 1765 ; Choiseul est au pouvoir depuis 1761.

Vieux militaire de la Maison du Roi, le marquis de Saint-Martin est éperdu de reconnaissance. Quelle joie, quelle fierté de savoir que son fils va endosser le harnois. Quant au nouvel officier, c'est sans enthousiasme, mais sans déplaisir, qu'à petites étapes, monté sur un barbe, il se dirige vers Bordeaux.

En signant ce brevet d'officier, Choiseul avait-il mis le comble à ses bontés ? Louis-Claude bénéficiait-il d'une faveur exceptionnelle ?

C'est ce que nous allons essayer d'examiner d'un peu près.

D'abord, disons quelques mots de Choiseul... et du royaume de France en cet an de grâce 1765.

En octobre 1748, le traité d'Aix-la-Chapelle a été désavantageux. La guerre de Sept Ans, commencée en 1756 s'est achevée par le désastreux traité de Paris, du 10 février 1763. En vain, en 1761, Louis XV a-t-il accordé sa confiance à Choiseul. Celui-ci est arrivé trop tard pour sauver nos colonies, pour rétablir en notre faveur l'équilibre européen. C'est tout juste si, par sa diplomatie habile, il nous a épargné une irréparable catastrophe.

Et maintenant que la paix — quelle paix ! — est revenue, il lui reste à rétablir nos affaires intérieures, bien compromises, et à préparer une revanche contre notre ennemie héréditaire, l'Angleterre.

Choiseul a confiance en lui-même et dans l'Etat ; il a une prodigieuse faculté de travail. Tout en menant une existence fastueuse en son domaine de Chanteloup, près d'Amboise, il réorganise l'Armée et la Marine.

guerre de Sept Ans se seraient montrés dignes des combat-vaincu la coalition européenne. Soldats et bas-officiers de la frères d'armes du chevalier d'Assas ou du comte d'Anterro-tants de Fontenoy. Les cadres subalternes comprenaient les fgrères d'armes du chevalier d'Assas ou du comte d'Anterroches.

Mais le haut commandement ne valait rien, moins que rien. Pour se limiter à un exemple, le maréchal de Soubise était un sinistre imbécile. On gagnait le bâton fleurdelysé par l'intrigue et non par la valeur.

De surcroît, les officiers de haut grade, tous titrés, éclaboussaient les officiers roturiers, « du rang », de leur luxe. Sans quartier de noblesse, aucun espoir d'avancement.

D'où, dans les meilleurs éléments du royaume, une sourde et profonde désaffection pour le métier des armes. On ne recrutait plus guère de bas-officiers, moins encore d'officiers subalternes.

Cependant, les états-majors comprenaient des tacticiens géniaux, comme le chevalier de Folard ou le comte de Guibert. Par nos désastres mêmes, une nouvelle stratégie s'élaborait. Napoléon reconnaît, dans le **Mémorial,** qu'il a dû ses victoires aux principes énoncés par Guibert dans son **Essai Général de Tactique.**

Partant de ce bilan, positif et négatif, Choiseul réforme le haut commandement, crée douze écoles militaires préparatoires en province, plus une école supérieure militaire à Paris. Il améliore la discipline et le règlement, construit des casernes, assainit le recrutement de la troupe, crée des cadres jeunes, recrutés dans la bourgeoisie instruite ou dans la petite noblesse...

On voit pourquoi il délivra si facilement un brevet d'officier à son jeune voisin. Il s'y connaissait en hommes. Le vieux marquis avait gagné au feu sa croix de Saint-Louis. Bon sang ne peut mentir.

⁂

Le régiment de Foix tient ses quartiers au Château-Trompette à Bordeaux. Dès son arrivée, Louis-Claude de Saint-Martin présente ses devoirs à son colonel, Alexandre Nicolas, comte de Maulevrier-Langeron. Agé seulement de trente-quatre ans, le « père du régiment » a déjà parcouru une carrière glorieuse. Avant de commander, depuis 1762, le régiment de Foix, il a servi au Royal-Barrois et a fait campagne, en 1758, comme major-général de l'armée du Rhin. Il est revenu de Saint-Domingue en juillet 1765, quelques jours donc avant la venue de son nouveau sous-lieutenant.

Son premier soin est de l'instruire des glorieuses traditions de l'unité.

Le régiment de Foix a été créé le 13 septembre 1684, avec quinze compagnies de cinquante hommes recrutés surtout en Normandie.

Il a reçu le baptême du feu en 1688, sur le Rhin, sous les ordres du marquis de Blainville et, depuis cette date, a été engagé dans presque toutes les actions qui se sont succédées sous deux rois. Citer tous ses faits d'armes exigerait un volume dont chaque page serait glorieuse. Dans les Alpes, en Flandre, sur la Meuse, à Namur, sur le Rhin, en Bavière, il a versé son sang.

A un mois d'intervalle, il a perdu deux de ses colonels pendant la campagne italienne de 1734. Il fait brigade avec **Picardie,** — premier régiment de France, — à la bataille de Guastalla où il perd quarante-quatre officiers en une matinée.

Après la défaite de Crevelt, en février 1758, il refuse de capituler et lutte pour l'honneur du drapeau, jusqu'à la paix.

Au moment où Saint-Martin figure sur sa matricule, il comporte deux bataillons, chacun de neuf compagnies de quarante hommes, huit de fusiliers et une de grenadiers. Ses effectifs sont répartis sur trois garnisons : le gros, avec l'état-major, au Château-Trompette, et des détachements à Blaye et à Nantes.

***

Voici d'après l'alinéa 394 du « Portrait » (édition critique de Robert Amadou) les divers « quartiers » de Saint-Martin : Bordeaux, Blaye, Nantes, Lorient, Rochefort, Longwy et Tours.

Le premier soin de notre jeune ami est de s'équiper. L'uniforme de Foix est particulièrement seyant : veste bleue, collet et parements rouges, boutons jaunes, poches à trois boutons ; trois boutons sur la manche.

Les officiers se distinguent par leurs épaulettes. Les sous-lieutenants n'en portent qu'une sur l'épaule gauche ; avec une contre-épaulette sur l'épaule droite. Elle est tissée de soie couleur de feu et de fils d'or et coûte fort cher.

Louis-Claude constate avec inquiétude qu'il aura grand peine à tenir son rang avec le maigre traitement qui lui est alloué : neuf cents livres par an !

La vie de garnison est ruineuse. De régiment à régiment, on s'offre des banquets et des bals. Il faut payer une ordonnance, loger dans une pension décente, payer collectivement les violons, les chirurgiens et l'aumônier, aller à la Comédie, recevoir...

Voici le budget d'un capitaine en 1768 :

— Douze mois d'auberge à cinquante livres	600	livres
— Bottes et souliers	60	—
— Blanchissage	72	—
— Perruquier, pommade et poudre	72	—
— Chauffage et chandelle	80	—
— Un petit valet	72	—
soit	956	—

Quand il a été équipé, le sous-lieutenant, au cours d'une prise d'armes, prête serment sur l'enseigne-colonelle de bien servir le Roi.

Alors chaque bataillon avait son drapeau, et aussi quelques compagnies, par privilège. Chaque unité avait ses couleurs, mais les régiments français étaient tous écartelés d'une large croix blanche. Foix se distinguait par le vert-saxe et l'isabelle, disposés en triangle.

⁂

Les cadres supérieurs sont encombrés de grands seigneurs fastueux qui n'ont jamais vu le feu. « On les rencontre plus souvent dans les boudoirs où ils font de la tapisserie que sur les champ de bataille... » Plus de mille généraux et colonels en surnombre, alors que les cadres subalternes restent squelettiques, malgré les efforts de Choiseul.

Le service n'est pas rude. Exercice chaque matin, mais quartier libre presque tous les après-midi. Les soldats sont mal logés, mal nourris, mais mieux que les paysans et les gens « de profession mécanique ».

La plupart sont racolés par des sergents-recruteurs qui promettent monts et merveilles... et ne tiennent guère. D'où de nombreuses désertions. La solde est misérable : cinq sols six deniers tous les cinq jours et l'on doit se nourrir soi-même.

La discipline est à la fois sévère et bon enfant. Le contact reste étroit entre la troupe et les officiers. Ainsi les bas-officiers se recrutent par cooptation.

L'armement comporte le fusil à baïonnette et le fusil de munition, haut de quatre pieds et demi, vingt cartouches dans la giberne. Les sergents portent le briquet et la hallebarde.

Il existe, dans le menu peuple, de solides traditions militaires. Les bas-officiers servent de père en fils. Dès l'âge de douze ans, leurs enfants sont agréés comme fifres ou tambours. Leurs femmes sont vivandières. Toute la famille loge dans les casernes. On se marie dans le régiment. Les officiers sont parrains des mioches et n'abandonnent pas les orphelins.



Le lieutenant de Saint-Martin démissionna en 1771. J'ai eu la *curiosité, après Le Forestier, de compulser aux Archives de* Vincennes son « état signalétique et des services ».

En voici l'essentiel :

« ...Sous-lieutenant de grenadiers le 26 juillet 1765. Passé à une autre sous-lieutenance, le 18 octobre suivant. Lieutenant le 23 juillet 1769. A abandonné le... 1771. »

Ses notes d'inspection ?

1766, 1767, 1768 : excellent sujet à tous égards.

1769, 1770 : très bon sujet.

Près de six ans sous le harnois ! Il est hors de doute que ces années de service (de ce stage dans la caste des Kschatryas) eurent une profonde et heureuse influence sur son évolution spirituelle...



Pendant tout l'Ancien Régime, le régiment de Foix fut digne de ses traditions.

A la Révolution, il devint la 83e demi-brigade, puis le 83e d'infanterie. Il n'est guère de campagne où il ne s'illustra.

Mais c'est durant la Grande Guerre que cette belle unité donna toute sa mesure. Elle partit, le 31 juillet 1914, de Toulouse et Saint-Gaudens, sous le commandement du colonel Breton, et combattit à la Marne, en Champagne, en Artois, à Verdun, à Saint-Mihiel. L'armistice du 11 novembre 1918 la trouva sur l'Oise.

Voici une de ses citations à l'ordre de l'Armée, datée du 1er août 1918 :

« Beau régiment qui a fait preuve, sous le commandement du colonel d'Hauterive, de remarquables qualités d'endurance au cours de la marche sur Saint-Quentin. De haute lutte a franchi la Somme et le canal à la hauteur d'Epenancourt... »

Vous avez bien lu : du colonel d'Hauterive !...

L'ancien régiment de Claude de Saint-Martin était commandé, en 1918, par un descendant du disciple de Martinez de Pasqually qui, selon van Rjinberk, fut un des cinq Supérieurs Inconnus de l'ordre des Elus-Coëns, après le départ de l'Adepte pour Saint-Domingue, en 1772 !



« Il n'est point de hasard dans le gouvernement des choses humaines. » (Bossuet).

Pierre MARIEL.



TU ES VIVANT PAPUS

En cette fin d'octobre où la feuille s'enflamme,
Où chaque chrysanthème allume aussi ses feux,
Nous t'apportions Papus le bouquet de notre âme
Alliant les pensées aux myosotis bleus ;

Tu devais y trouver l'œillet et la tulipe
Pour la bonne compagne et l'exquise maman,
Car nous avions voulu que notre cher Philippe
Nous sente dans son cœur, avec lui, pleinement.

Dans le susurrement élargi de silence
Que seuls troublaient parfois des pas sur le gravier,
Je t'écoutais prêcher l'Amour et l'Espérance,
Et pour Toi, pour les Miens, je me mis à prier.

J'aperçus tout à coup se tirer comme une voile
Dans le ciel gris d'argent où nous allions à toi,
Et Mage, tu venais dans l'or blond d'une étoile
Les bras tendus vers nous, dans un manteau bleu-roi ;

Et sur la tombe enfin je vis deux étincelles
Jaillir des yeux mi-clos d'un de tes beaux portraits
Et je sentis la vie éclairer tes prunelles,
Tes yeux s'étaient ouverts, et tu me souriais !...

Julien **ORCEL.**



Extrait de l'A. B. C. illustré d'occultisme de PAPUS

Nous voilà parvenus à la fin de ce travail. Il existe, pour ceux qui veulent étudier l'Occultisme dans ses diverses branches, un bibliothèque de plusieurs centaines de volumes. Des ouvrages techniques, il y en a de tous les genres, et l'étudiant n'a que l'embarras du choix lorsqu'il en possède les éléments.

Par contre, il existe très peu d'ouvrages véritables de début et le lecteur doit généralement faire son instruction initiale lui-même (...)

En terminant, répondons d'avance à une objection qu'on ne manquera pas de faire concernant toutes ces techniques et toutes ces études intellectuelles.

Est-il besoin, demandera-t-on, de tant de recherches et de tant de travaux spéciaux pour parvenir à l'évolution de l'être humain ? Est-il besoin d'étudier l'hébreu ou le sanscrit, de se farcir le cerveau d'un tas de termes spéciaux, pour libérer son esprit des entraves de la matière ?

A cela, nous répondrons en toute franchise par la négative. Non, le développement intellectuel n'est pas nécessaire ni indispensable pour l'évolution des facultés supérieures de l'esprit. C'est un bel habit appliqué sur un corps toujours semblable pour tous les êtres humains. Un « soufi » musulman, couvert de haillons et de poux, est souvent plus près de Dieu et des anges qu'un orgueilleux professeur de théologie ou de philosophie et, cependant, l'aspect extérieur de ce dernier est plus agréable que la présentation du premier.

Dans les deux voies principales d'ascension qui se présentent à tout être humain, la voie intellectuelle ne vaut pas, à beaucoup près, la voie du sacrifice, de la charité permanente et de la prière, qui conduit à « *la paix profonde* ». Mais la voie intellectuelle a son utilité pour celui qui débute, comme pour le savant ordinaire qui veut se rendre compte des études auxquelles se livrent les occultistes et qui ne comprendrait rien aux développements purement mystiques. Cette classe de lecteurs est celle pour qui nous avons spécialement établi cet alphabet.

Mais, nous avons trop de respect, comme Martiniste, et comme Chrétien, pour l'évolution spirituelle directe, pour ne pas avertir dès maintenant le lecteur de l'existence de cette admirable route.

Claude de Saint-Martin, le Philosophe inconnu, ou, plus justement, le porte-parole sur terre de l'entité qui s'appelait, dans l'autre plan, le « *Philosophe inconnu* », a déterminé, ainsi qu'il suit, les jalons de la voie spirituelle :

Il y a d'abord les « morts-vivants », les êtres qui, sur terre, vivent d'une vie tout à fait matérielle, qui ne pensent qu'aux réalités immédiatement tangibles et qui constituent *les Hommes du Torrent*. C'est là l'immense troupeau dans lequel l'initié doit pêcher les êtres à évoluer.

Si, par un appât intellectuel ou par l'effet d'un chagrin ou bien d'un amour intense, on parvient à éveiller dans le cœur de ces êtres frustres la petite flamme qui sommeille au fond de toute créature, alors le Dieu intérieur manifeste sa présence, s'affirme en créant l'enthousiasme et *l'Homme de Désir* apparaît. Le désir est plus fort, quand il est aidé par la prière, que toutes les forces connues, et aucune magie ne peut atteindre à sa puissance.

L'Homme de Désir une fois créé, le lent travail de circulation des jeunes facultés, planètes autour du soleil christique, se poursuit et l'être humain se transforme à tel point qu'il devient « *le Nouvel Homme* ».

Ce Nouvel Homme remplace peu à peu par des cellules de lumière tout ce qui était obscur en lui. Il en arrive à émaner de la bonté comme les Hommes du Torrent émanent de la chaleur. Il pardonne les offenses, il ne fait jamais de procès et subit en silence les injustices de la société profane. Il aime ses ennemis, source inconnue souvent de toute évolution et il est véritablement un envoyé des puissances supérieures sur la terre. Que ce soit un Chrétien mystique, un Evangélisant, un Babyste, disciple du révélateur persan et de ses successeurs, un Buddhiste ayant parcouru la voie des « Vérités du Salut » ou même un simple « Antoiniste » opérant des guérisons grâce à l'amour de son prochain, ou qu'il se rattache à n'importe laquelle des innombrables fraternités spirituelles qui honorent l'humanité, ce Nouvel Homme est véritablement un joyau rare dans l'enfer terrestre.

Traversant, sans être ému, les épreuves les plus dures que lui envoie « le Prince de ce monde » qui n'aime pas voir son domaine envahi par des étrangers venus du plan céleste, ce « Nouvel Homme », s'il domine toutes les terreurs et toutes les épreuves, connaît enfin la joie de l'union intime avec le plan divin. Il a brûlé tout ce qui était ténèbres, et

le Christ est ressuscité vivant et agissant dans tout son être. Il devient alors « *l'Homme-Esprit* ». C'est un soleil dans l'humanité terrestre et c'est un guide sûr qui saura conduire les âmes vers Celui qui ne trompe pas.

Tel est, en raccourci, le résumé de cette voie spirituelle, toujours la même pour toutes les religions et pour tous les humains, quelle que soit leur langue profane ou leur costume extérieur. Celui qui a eu le bonheur, une fois dans sa vie, de rencontrer « un Maître » nous comprendra.

Rien n'est supérieur comme joie terrestre à cette douce sensation de la circulation des fluides cardiaques entre deux êtres qui s'aiment d'un amour sincère et profond. Là, pas besoin de paroles, « la présence réelle » suffit. Or, cette joie spirituelle, qui fait communier deux êtres à la vie de l'Infini, et pour qui le mot « toujours » semble trop court, n'est qu'une toute petite flamme à côté de l'immense bonheur que provoque la présence du Maître.

On conçoit que ceux qui ont participé à cette communion se détachent de toute la voie intellectuelle.

Toutefois, le caractère du véritable chercheur dévoué est de penser aux faibles. C'est pour eux que la voie intellectuelle s'impose d'abord, et c'est par cette voie que le savant orgueilleux peut seulement être ramené à la connaissance des miracles de la prière.

⁂

Une dernière difficulté à vaincre dans les recherches concernant l'occulte, c'est l'oubli du sectarisme. On peut paraphraser l'idée de Racine, en disant que tout être qui commence à percevoir l'existence de cette voie spirituelle a tendance à dire, aux membres des autres écoles :

« *Le mien seul est Dieu, Madame, et le vôtre n'est rien.* »

Oubliant dans l'énonciation de cette phrase, qui serait un vers de plus de 12 pieds si elle avait la prétention d'être un vers, que le caractère de toute évolution réelle est le respect des autres croyances, oubliant que le Christ a dit « il y a plusieurs appartements dans la maison de mon père » on a tendance à se figurer que le Dieu qu'on a perçu est le seul rayon vivant de toute divinité et l'on excommunie tous ceux qui ne pensent pas comme vous. Ainsi, certains chrétiens sont persuadés qu'ils ont un Christ breveté et personnel qui n'a rien à faire avec le Christ des autres. Ainsi, certaines

églises se figurent être les seules représentantes sur terre d'une divinité ou d'un Christ de première classe, les autres religions n'ayant à leur disposition que des divinités de deuxième ou de troisième classe.

L'Eglise catholique romaine, si on la considère sur son terrain personnel, en en défalquant toutes les églises protestantes, qui n'ont rien à voir avec elle, et l'énorme masse du Christianisme orthodoxe, qui n'a rien non plus à voir avec elle, ne représente pas, sur le milliard (1) d'êtres humains habitant la terre, la dixième partie des croyants.

Or, cette église s'auto-suggestionne à tel point qu'elle a la prétention de représenter toute seule l'action du Christ sur la terre. Le Christ des Protestants et celui des Orthodoxes grecs ou russes est un Christ de deuxième classe. Quant au Buddha, au Brahma ou autres conceptions divines des 500 millions de jaunes, à l'Allah prêché par Mahomet à 250 millions de Musulmans, ce sont des dieux de troisième classe, et l'Eglise romaine se demande sérieusement si ce ne sont pas plutôt des diables de première classe faisant fonction de dieux. Nous ne parlerons pas de l'Adonaï des Israélites, qui n'est en somme qu'un ancêtre divin gênant du dieu normal de l'Eglise catholique romaine.

Ajoutez à cela que l'orgueil et l'entêtement étouffent à tel point les princes de cette Eglise qu'ils se méfient tout particulièrement de la Science d'abord et de la Science Occulte principalement.

Ils déforment dans des citations savantes nos affirmations. Ils dénaturent nos pensées et ils enseignent gravement que messire Satanas parle par notre bouche, pour induire en erreur les frères des valets de chambre parmi lesquels se recrutent la masse du clergé contemporain.

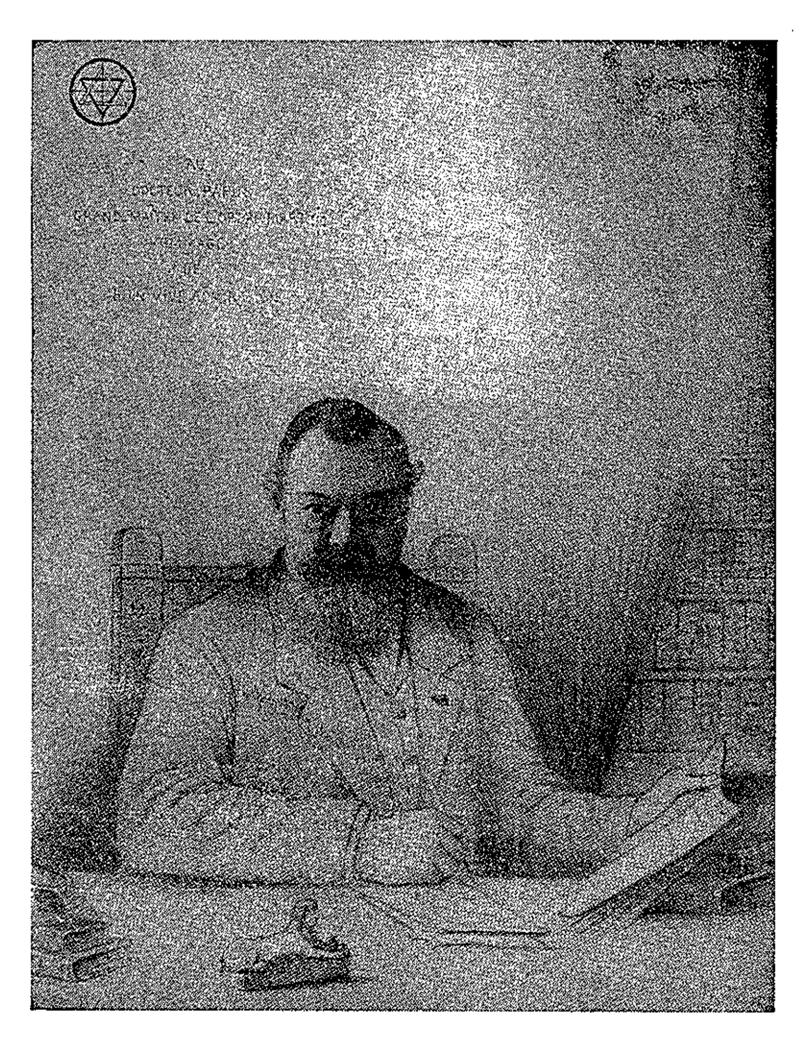
Et cependant, il y a des saints parmi ces admirables curés de campagne écrasés entre la rapacité financière de leur évêque et les persécutions sourdes du maire et du primate qualifié d'instituteur de leur village, tant il est vrai que l'esprit de Dieu souffle où il veut.

On voit qu'après avoir exalté la tolérance, nous disons nous-mêmes beaucoup de mal de ceux qui nous calomnient. Nous avons tort. Que le lecteur oublie tout cela. Qu'après avoir étudié cet alphabet de la voie intellectuelle, on lise les Evangiles, l'annonciation de la bonne parole de Celui qui chassa les marchands du temple et l'on sentira alors un

(1) Ecrit en 1916 (PH. E.).

courant d'air pur et frais passer dans l'atmosphère si lourde de la terre et de la vie terrestre, et l'on comprendra pourquoi l'élévation par la prière et par la charité vers l'au-delà est l'aboutissement logique de toute étude physique, morale ou spirituelle.

Paris (Juin 1916).



P A P U S
Docteur Gérard ENCAUSSE
(1865 - 1916)



Constant CHEVILLON
(1880 - 1944)

A CONSTANT CHEVILLON

Mon Cher Ami, aujourd'hui nous vous adressons pour toujours nos hommages les plus respectueux et notre sympathie la plus vive, nous vous saluons douloureusement de notre admiration et de notre reconnaissance. Je ne crois pas trop m'avancer en vous déclarant que tous vos frères animés de la même pensée seront présents, non pour vous venger, car le Christ lui-même avait pardonné à ses bourreaux. Vous-même, j'en suis certain, l'avez imité ; pour nous, nous ne serions pas vos disciples s'il en était autrement.

Mais nous voulons continuer votre œuvre avec toutes les armes que nous possédons.

De l'invisible où vous êtes uni à la communauté des adeptes, pour cela répandez sur nous votre aide et votre protection, afin que s'orientent vers la lumière en une ascension constante nos bonnes volontés.

O Maître vénéré qui avez lutté pour le triomphe de la vérité-une, unissez-vous à nous, afin que les aspirations de notre cœur dynamisées par votre puissance atteignent à travers l'invisible jusqu'au divin Maître dont nous implorons le secours.

O Grand A∴ de l'U∴, accordez-nous votre assistance afin que nous puissions dominer cette nature imparfaite qui nous entraîne en dehors de la voie de la vérité. Aimantez nos volontés, afin qu'elles deviennent définitivement des volontés de lumière et que nous puissions atteindre cette vérité parfaite, cette volonté unique à laquelle le Maître Constant CHEVILLON a consacré sa vie, et que en cette vérité nous restions avec Lui et tous les Maîtres éternellement unis.

AMEN.

FAYOLLE

(Lyon, 25 mars 1945).

---

(1) Emouvant document retrouvé dans les archives de l'Ordre Martiniste de Lyon, remises à Philippe ENCAUSSE par le regretté Souverain Grand-Maître Henry DUPONT.

PROPOS D'UN SOLITAIRE

Quatorze Juillet ! Jour sacré ! Fête Nationale ! Liberté, Egalité, Fraternité ! etc...

Que de souvenirs enclos dans ces quelques mots !

Commencement d'une ère nouvelle, où es-tu ?

L'Aurore de la Fraternité s'est changée en une nuit profonde et personne ne veut se dévouer pour allumer le Flambeau dissipateur de ténèbres.

L'intolérance est toujours de ce monde, et la misère aussi.

⁂

Quelque chose d'affreux, c'est d'entendre des gens dire que tout va bien, que le pays est en pleine prospérité quand ils vivent largement dans leur bonne maison, tandis que tant de malheureux vivent chichement, sont dans la détresse matérielle.

Ce mot *tout*, ce nom de *pays*, appliqués à soi-même, à sa seule individualité est quelque chose de monstrueux.

Non, sans doute, tous les privilégiés ne sont pas durs, cruels, de propos délibéré ; mais ils sont tellement enveloppés de bien-être, que cette atmosphère leur cache tout le reste ; tellement bercés de toutes les douceurs de la vie qu'ils s'endorment sans entendre les cris de leurs frères malheureux.

Qui leur ouvrira les yeux et les oreilles ?

Qui leur rappellera que la plus grande vertu est la Charité ?

Qui leur redira les paroles de St Paul : « Si je n'ai pas la charité, je suis un airain qui résonne ou une cymbale qui retentit... Si je n'ai pas la charité, je ne suis rien... La Charité est patiente, elle est pleine de bonté... Que personne ne cherche son intérêt propre mais celui des autres aussi... Maintenant ces trois choses demeurent : la Foi, l'Espérance, la Charité, mais la plus grande de ces choses, c'est la Charité ».

Pour arriver à la compréhension de leur devoir, puissent-ils s'acheminer vers la sagesse.

Vous voulez devenir un Sage ? « Commencez par détruire en vous ce grossier et lourd bagage que porte la grande masse des fous. Soyez amis, justes, sincères, charitables, équitables, pieux. Peinez pour vos besoins de la terre, soyez vainqueurs de l'orgueil. Ouvrez la porte de l'Astral, acceptez la souffrance. Méditez, priez, concentrez-vous. Prenez votre envolée ; soyez patients car le stage est long ».

Mais de là, quand vous aurez mérité le titre de Sage, vous commencerez un plus long stage, « pour l'Amour ».

Amour ! mot divin, sublime synonyme de Dieu.

Toi, qui par la Sagesse a ouvert le portique sacré, deviens comme un point de Lumière. Dans le giron de l'Amour viens puiser la Bonté, la Charité, la Fraternité. Apprends que l'Amour est une douce chaîne qui unit les races, les nations. Des peuples épars, fais une alliance. Détruis le mal pour que la Paix soit sûre.

Mais purifie-toi le tout premier pour pouvoir purifier tes frères !

⁂

Homme, ô mon frère !

Tu dois te dégager de l'apparence et marcher dans la réalité.

Il n'y a sous divers aspects qu'une vérité, assez large pour loger toutes les conceptions humaines, pour satisfaire les aspirations les plus hautes.

Qu'est-ce que la Vérité ? Ainsi Pilate interrogea Jésus, et, comme le font les hommes de tous temps, il se lava les mains sans attendre la réponse.

La Vérité ! C'est l'amitié absolue. Tout est un.

La Vérité ! Elle est partout. C'est la simplicité de l'âme et du cœur.

Bienheureux ceux qui se sont détachés de toutes les ambitions matérielles, de toutes les haines, de tous les égoïsmes, de toutes les complications que les hommes appellent à tort la civilisation.

La Vérité ! C'est l'amour de la justice et de la miséricorde, c'est la Charité, c'est-à-dire l'Amour, basé sur la Fraternité et l'Egalité.

Pour arriver à la Vérité, il faut réduire la multiplicité à l'unité.

Comment pouvons-nous le faire ?

D'abord, en rejetant avec horreur les intérêts et les passions qui divisent les individus, les nations et les races, les idées génératrices de haines, les sciences hypothétiques, les dogmes étroits, les églises qui condamnent sans appel.

Ensuite, en s'appuyant sur une foi universelle, sur une société sans classes étanches, sur une science étayée par des principes indiscutables, sur une fraternité qui réunit en un seul bloc toutes les puissances humaines.

Hommes, vous avez des oreilles pour entendre, des yeux pour voir, des mains pour agir, un cœur pour désirer, et une volonté pour réaliser.

Donc, au travail !
Créons la vie sociale au lieu de la subir.

Et à tous ceux qui travaillent pour frayer à l'humanité un chemin moins rocailleux, plus humain, je dis et répète : Prêchez l'exemple !

Que vous soyez croyants ou incroyants, rappelez-vous que tous les hommes sont frères et que votre mission est de rassembler ce qui est épars conformément à la tradition universelle dont l'âme celte est tout imprégnée et dont nous dit Chevillon qu'elle est l'image la plus proche de l'âme universelle « En chacun des textes légués par les Druides, nous rencontrons la foi, l'amour du bien et le courage, joints à la liberté et à la lumière spirituelle infuse dans les âmes par le breuvage divin de *Gwyon* qui fait les hommes immortels et conscients ».

Henri DUBOIS,

Fête Nationale 1961.
Cousance (Jura).

Aurions-nous fait de même ? (1)

Madame X. est une octogénaire native d'un pays éloigné de ce que, jusqu'à ces derniers temps on appelait la France d'outre-mer. Elle a vécu ici de la vie normale de l'enfant, de l'épouse, de la mère, puis est devenue veuve. Elle a l'aspect simple, résigné, mais heureux d'une femme qui a gardé sa foi, car elle est très croyante et porte une dévotion particulière à saint Joseph. Il y a quelques années, elle fut admise dans un hospice de vieillards à Paris. Vous l'avez peut-être croisée dans la rue, simplement vêtue, alerte encore malgré son âge, mais vous ne l'auriez pas différenciée d'une autre de ces braves femmes qui ont bien sûr leurs soucis, mais savent garder confiance dans l'avenir. « Je n'ai besoin de rien », disait-elle toujours. « Je suis bien ». « J'ai tout ce qu'il me faut ». « Ce n'est pas comme Albert, mon neveu, que sa femme a quitté pour aller courir l'aventure. Elle lui fait toujours des dettes, savez-vous, et le pauvre, il ne peut plus les payer ! » « Et je vous ai bien parlé de Marc et Jacqueline qui se sont mariés l'an dernier ; ils sont bien gentils tous les deux et ont si bon cœur, mais la jeune femme n'a pas de santé ; ils sont dans leur petit logement, le loyer est si cher dans ces nouvelles maisons ! et, avec cela, pas d'argent pour se meubler » et ainsi s'égrenait le chapelet des malheurs de ses amis.

Lorsque j'allai voir Madame X, il y a un mois, je la trouvai dans sa chambre entourée de tout le désordre de ses petites affaires personnelles auxquelles les personnes âgées tiennent tant. Elle était soucieuse. Elle ne me raconta pas, comme à son habitude, tous les menus incidents de son monde restreint. Je ne lui connaissais pas cette attitude et, comme je la questionnais, elle me dit qu'elle n'était pas contente d'elle. Ah ! non alors ! « Depuis quelque temps, dit-elle enfin, j'avais idée de prendre un billet de loterie. Pourquoi ? je me le demande un peu. Mercredi, j'étais sortie pour aller voir Mathilde, mon amie d'enfance de la Guadeloupe. En passant dans la rue d'en face, devant le cinéma, sous la porte cochère où l'on vend des billets de la loterie nationale, j'entends une voix intérieure me dire : « Prend un billet ». J'en pris un sans choisir. Croyez-vous ? Et pourquoi prendre un billet ? Je me

---

(1) Extrait du *Bulletin des Amitiés Spirituelles*, N° 48, Octobre 1961 (Ph. E.).

le demande. Je n'en avais encore jamais pris. Je n'ai besoin de rien. Mais c'est saint Joseph qui me l'a dit ».

Je retournai voir Madame X deux semaines après. Elle ne vint pas m'ouvrir comme elle le faisait habituellement de son pas trottinant et léger, mais simplement me cria d'entrer. Je la trouvai couchée et ce n'est pas ses bons yeux rieurs qui m'accueillirent. Comme je m'inquiétais, elle me dit : « Ce n'est rien, je ne suis pas malade, je me repose. C'est seulement l'émotion. Pensez donc ! Savez-vous ce qui m'arrive ? Je vous avais bien dit que j'avais pris un billet de loterie. Vous savez, saint Joseph ! Eh bien j'ai gagné. J'ai gagné... cinq millions ! »

Et je contemplai un moment, comme dans un rêve, Madame X, assise dans son lit, qui venait — presque en s'excusant — de m'annoncer la nouvelle qui aurait enchanté tant de personnes plus aisées, mais qui la laissait, elle, toute troublée.

Je n'étais pas revenu de mon étannement lorsqu'elle continua, comme si cela la soulageait du poids qui l'avait accablée : « Mais je n'ai plus que 60.000 francs ». Elle vit dans mon regard et dans mon attitude un tel étonnement qu'elle crut devoir me fournir quelques explication ; « Vous savez, mon neveu, dit-elle, le pauvre, il était endetté ; je lui ai donné ce qu'il fallait et il a pu ainsi se libérer complètement. Quant à mes cousins, les jeunes mariés, je leur ai donné de quoi s'installer et acheter des meubles. Et puis, mon amie Mathilde avait le mal du pays — c'est qu'elle est âgée — ; elle voulait retourner à la Guadeloupe pour y finir ses jours ; elle pourra partir maintenant. Je lui ai payé son voyage et donné ce qu'il faut pour commencer à s'installer là-bas ». Suivaient dans cette liste d'autres secours ; des cas de longue maladie et quelques infortunes. Quand elle eut fini cette énumération, s'adressant à moi, elle me dit : « J'ai pensé aussi à vous donner 20.000 francs pour Fernande, cela l'aidera un peu avec ses deux enfants, ainsi que 20.000 francs pour sa sœur qui est dans le besoin » et, fouillant dans son sac, elle me donna la somme. « Et puis, dit-elle pour terminer, heureuse d'en avoir fini avec cette question, avec les 20.000 francs qui me restent, je m'achèterai un manteau, car le mien est bien usé ».

Je suis retourné dernièrement voir madame X. Elle était debout, remise de ses émotions, gaie, confiante. Elle a repris sa vie quotidienne comme auparavant. Elle m'a montré son manteau, un peu honteuse d'avoir ainsi prélevé pour elle quelque chose appartenant à Saint-Joseph. Son émotion est

passée — La vie continue —. Vous la rencontrerez peut-être à Paris, près de son hospice, elle ressemble à beaucoup d'autres vieilles femmes, un peu courbée, toujours affairée et cependant, sous ses aspects de bonne grand'mère se cache une véritable servante du Ciel.

Et maintenant vous avez cru peut-être, à un conte !

C'est plus que cela ; c'est vrai.

Georges DUBOIS.



LE VISAGE ÉSOTÉRIQUE DE VICTOR HUGO (1)

« Victor Hugo », lequel ? peut-on dire avec juste raison lorsqu'il s'agit d'aborder l'œuvre volumineuse de ce diable d'homme. et le personnage lui-même qui disparaît sous une multitude de facettes contradictoires. Henri Guillemin nous les rappelle avec beaucoup d'acuité et de sympathie dans son excellent petit ouvrage : « Victor Hugo par lui-même ». Victor Hugo est-ce ce petit jeune homme très poli et très pauvre qui s'en allait acheter une côtelette de mouton de six sous le dimanche matin, faubourg Saint-Germain, ce Victor-Marie Hugo qui a servi de modèle ou poète pour créer le Marius des Misérables, pur idéaliste, dénué de tout, sinon de rêves et d'amour ? Victor Hugo est-ce le baron Victor Hugo qui, en 1828, est devenu le chef de la jeune école litéraire, bonapartiste et libérale ?

Est-ce en 1833 ce bourgeois déjà mûr et repu, aux traits amollis et bouffis ? Est-ce en 1846, le « vicomte » Hugo, académicien et pair de France, homme de salon et de mode, familier du roi Louis-Philippe, homme de lettres honoraires qui n'écrit plus rien, par satiété de tout ?

Nous retrouvons Hugo en 51, traqué par la police, réfugié politique, voyageant sous un déguisement, au seuil de la pauvreté. Le voici à Jersey, en exil, qui fait de l'équitation sur la plage et médite devant l'Océan qui commence à lui chuchoter d'étranges phrases. Le voici près des dolmens, à la recherche de clefs perdues, qui soudain s'imposent étrangement à lui.

En 1861, nouveau visage, la mutation s'est accomplie : il porte la barbe et tourne au prophète. En 1870, il est seul à Hauteville House ; sa famille l'a abandonné. L'indifférence et la froideur l'entourent ; il ne reçoit plus personne. Sa tenue vestimentaire lui est devenue si indifférente qu'on le prendrait facilement pour un vieil ouvrier.

5 septembre 1870 : frénétique, rouge d'émotion, barbe au vent, il rentre en France avec des larmes plein les yeux. Nouvelle expulsion de Belgique ; des émeutiers attaquent sa maison qu'il offrait aux communards pourchassés. Un pavé brise les carreaux des fenêtres et frôle le front de sa petite fille. Jeanne et Georges, ses deux enfants chéris, sont les seules affections qui lui restent depuis que tous les siens sont morts.

Voyons-le encore, battu aux élections générales ; le peuple lui a préféré un nommé Vautrain. Son appartement pourtant est rempli chaque soir d'hommes politiques dont les discours l'assomment. Et au milieu d'eux, il ne fait pas du tout pontife. Flaubert l'adore « un bonhomme simplement exquis », dit-il. Mais Hugo pendant son exil a rêvé d'une république si fraternelle, qu'il retournera volontiers dans la solitude de son île, y retrouver le rugissement de la mer.

Le vieillard terrible, mais humain, facétieux comme un vieux satyre, se croyait réellement invulnérable et se vantait de rester « en pleine force ». Il était si fier de pouvoir grimper les escaliers quatre à quatre, devant Gambetta qui s'essoufflait (malgré ses trente-six ans de moins !).

Hélas, une congestion cérébrale marque le signe avant-coureur de son rappel. Il est très vieux à présent, et crie toujours « Vive la République ! ». Mais il ne travaille plus, quoi qu'on fasse toujours sortir des livres de lui pour faire croire à la pérennité de sa création.

---

(1) Exposé fait au Groupe indépendant d'études ésotétriques. (PH. E.).

Il meurt le 22 mai 1885, et le gouvernement lui fait des funérailles nationales dont on connaît tous les fastes, sous l'Arc de Triomphe.

L'HOMME LE PLUS HAÏ. — Voici la longue histoire de quatre-vingt-trois années de la vie d'un homme, quatre-vingt-trois années d'un combat incessant qui l'ont amené, à travers des chemins souvent difficiles, vers une vérité qu'il croit réellement avoir atteinte, « sans jamais, affirme-t-il, un pas en arrière ». Il a du moins, toujours eu la grandeur orgueilleuse de la sincérité et a su changer de route lorsque ses conceptions ne correspondaient plus avec sa vie.

Cette indépendance hautaine qui fut sa démarche, les petites gens en place ne le lui pardonnèrent pas et ne le lui pardonnent pas encore. On l'a vu il y a peu de temps à la télévision française, où une émission honteuse chercha à le ridiculiser en exhumant ses faiblesses de vieillard. Victor Hugo le poète que tout le monde croit connaître, le poète le plus répandu dans la masse, est aussi le plus inconnu. C'est aussi le poète le plus méprisé et le plus haï. C'est en quelque sorte une malédiction qui a entouré son extraordinaire réussite, une malédiction qui, malgré sa vulgarisation, nous le restitue intact, nous le préserve pourrait-on dire, de la profanation extérieure.

L'homme le moins connu, l'homme le plus haï... Avant d'aller plus loin, ces affirmations méritent des explications.

Haï, Hugo l'a été toute sa vie, car il n'a jamais hésité à se plonger dans la mêlée littéraire et politique. Nous verrons plus loin qu'en effet, pour lui, sa conception du poète entraînait une telle mise en question permanente de la société et de l'Homme. Bien entendu, cette indépendance d'esprit, non exempte d'un merveilleux utopisme, devait déplaire à la majorité. Hugo parti de la droite, aboutissant à la gauche, aurait dû évoluer du catholicisme à l'athéisme ; mais il eut la maladresse étrange de rester spiritualiste, même déiste, ce qui lui mit à dos, à la fois les libres-penseurs de l'époque et les catholiques. « Le génie, dit-il dans « Shakespeare », est un accusé ».

On ne pardonne pas à un homme une telle liberté, un tel refus de se classer automatiquement, de s'étiqueter lui-même, comme tout le monde. Aussi attaqua-t-on avec fureur ce Don Quichotte de la pensée, fureur qui tourna au délire au moment de sa mort. Hélas, même devant son cadavre, les passions ne surent se taire. La Croix, le lendemain, déclarait en guise d'oraison funèbre : « Il était fou depuis trente ans ». Horace de Vieil-Castel le désigne comme « le plus misérable des drôles : l'orgueil de Satan et le cœur d'un chiffonnier ». Armand de Pontmartin s'unit assez cocassement à Emile Zola pour dire que ses dernières œuvres philosophiques sont un monument de « radotage », de « gâtisme », « d'aliénation mentale ». Anatole France, plus tard, avec cette finesse qui n'est qu'à lui, trouvera le mot qui tranche tout : ce pauvre Victor Hugo, dira-t-il, « naquit et mourut enfant de chœur ».

Passe encore la haine des réactionnaires et des catholiques ; mais on ne sait plus aujourd'hui à quel point le poète a pu irriter les esprits forts de son siècle. La consigne était toujours de ne laisser savoir que le moins possible les insoumissions du grand homme à la philosophie de son parti. On a cherché à étouffer tout ce qui pouvait servir à l'adversaire, et particulièrement tout le côté spirite de Hugo, pourtant essentiel à connaître. Il a fallu attendre la publication des carnets intimes du vieillard, lorsque les passions furent un peu

retombées, (seulement en 1953), pour savoir que le père Hugo entendait toutes les nuits des raps dans son lit et des voix d'outre-monde. C'est à coup sûr que ses contemporains eussent crié à la folie, s'ils l'avaient connu en entier, tel qu'il était, tel que nous l'aimons aujourd'hui, en ce lieu privilégié où l'on sait que les contradictions ne sont qu'apparentes, où les oppositions se résolvent en ce point central de la Croix auquel Hugo n'était pas tellement étranger.

Cet homme haï à cause de son succès et malgré son succès, était et l'est resté, du fait même des circonstances et aussi, il faut le dire, de l'épaisseur volumineuse de son œuvre, l'homme le plus mal connu, le plus étranger. Quel est son message véritable, que nous apporte-t-il ?

Lorsque je me suis proposé, pour vous parler de son visage ésotérique, c'est-à-dire de son visage véritable, je me doutais bien de la difficulté de la tâche, mais je n'osais encore penser au guêpier dans lequel je m'étais placé. En effet, par où attaquer ce monument insolite, qui contient du meilleur et du pire ? Comment pénétrer au cœur d'une pensée que Charles Renouvier, son exégète philosophique, qualifie volontiers de « nébuleuse » ? Cette pensée immense, puisqu'elle prétend englober tout l'univers, de l'homme à Dieu, n'est nourrie, nous dit-on, d'aucun aliment solide. Mais on peut douter jusqu'à un certain point de l'« ignorance » de Hugo, maintes fois affirmée par ses détracteurs ; l'influence du kabbaliste Weil sur sa pensée est controversée, (ou entre parenthèses). En tout cas, son œuvre s'étoile vers tous les points cardinaux de la pensée, sans craindre les contradictions apparentes, jusqu'à atteindre un délire visuel purement onirique qui préfigure le surréalisme.

Il faut toujours se garder, lorsqu'on parle des poètes, d'être trop affirmatif. Nous allons pourtant essayer ensemble de voyager dans ce chaos, à la recherche d'une certaine lumière qui vient d'en haut et éclaire bizarrement le paysage. Rappelons-nous les dessins d'Hugo, magnifiques, extraordinaires : sur ces ruines déchiquetées, sépulcrales, flottent des spectres, chevauchent des épouvantes. C'est la nuit de la matière sur laquelle glisse un peu un rayon de jour. La nuit du tombeau sur lequel s'entrebaille une trappe, un soupirail, la Esmeralda dans le fin fond des oubliettes.

UN PESSIMISME ABSOLU. — Voici encore une fiction qu'il nous faut démolir : Hugo poète sain, Hugo poète optimiste, Hugo poète des écoliers républicains, un peu naïf et bébête, mais bien sympathique tout de même. Et tellement inoffensif pour ces enfants !

Lorsqu'il y a quelques années, je vous ai parlé de Rimbaud, j'avais assez simplement, pour la rigueur de mon exposé, opposé le robuste Hugo à la morbidité de Baudelaire, au goût décadent de celui-ci pour les Fleurs du Mal. Et je soulignais que Rimbaud avait été plus marqué par la proximité des analogies Baudelairiennes, que par ce géant bonhomme qu'est le père du romantisme. En réalité, il faut nous défaire de cette image souriante d'Hugo qu'on nous a imposée et retourner aux sources, à la longue souffrance de l'œuvre. Nous y verrons qu'au langage près, hérité de Baudelaire, Rimbaud a su prendre son inspiration à bonne source, et qu'il n'a pas trahi la volonté essentielle de son grand modèle : celui de l'aventure poétique et de son rôle médiateur entre le Créateur et la Création, celui de la nécessité cosmogonique et sociale du poète.

Hugo donc, écrit comme il dessine ; nous touchons au fond de l'abîme. Il se complait d'ailleurs dans les cloaques. C'est la nuit, la prison, la mort, la souffrance de l'être humain abandonné dans un monde absurde et mauvais. Dieu le Créateur se cache derrière son manteau et se tait obstinément. L'homme désespéré n'a plus pour solution que le suicide.

Comment, dans ce XIXe siècle si plein de promesses techniques, si utopiste par ailleurs, en être venu là ? Le mouvement romantique, rappelons-le, est né des défaites napoléoniennes, des défaites de la Révolution française. Les jeunes intellectuels bourgeois doivent subir la médiocrité des restaurations successives qui ont imposé sur le trône de France des monarques séniles, des fantoches. Les poètes rêvent encore à l'épopée impériale, mais hélas, l'aigle est mort misérablement dans son île. On sacrifie donc à la mélancolie littéraire, à la mode ramenée d'Allemagne, et Hugo poussera cette mélancolie qui fera le succès de Musset et de Vigny, jusqu'au désespoir le plus lugubre.

Non, d'ailleurs, les poètes n'ont pas tellement l'occasion de se réjouir. Les socialistes utopiques à la Rousseau, comme Saint-Simon, Fourrier, Hegel, annoncent bien la venue du bonheur universel grâce à la science, mais Napoléon III trône aux Tuileries après les massacres de décembre. Puis la guerre que l'on croyait disparue à jamais vient ravager la France, des ruisseaux de sang coulent après la Commune. La dernière guerre, le dernier sang... Il est permis d'être sceptique.

C'est à ces milliers de morts qu'a abouti l'essor scientifique, le machinisme, l'expansion du capitalisme. Pourtant la misère est toujours aussi effrayante. Si les riches bourgeois habitent les étages nobles, d'affreux taudis se cachent sous les toits, dans lesquels, de faim et de froid, se meurent des enfants squelettiques. Haussman n'a pas encore divisé en deux Paris, l'Est aux pauvres et l'Ouest aux riches ; la soie et les haillons sont encore mélés dans les vieux hôtels du XVIIIe siècle. On retrouve cette hantise de la misère dans l'œuvre de Hugo. On comprend pourquoi, à la fin de sa vie, le grand-père génial ait pu taxer le progrès « d'obscure spirale ». Pourtant, à quelles envolées lyriques ne s'était-il pas porté, dans ses poèmes pour saluer l'aurore d'une humanité meilleure !

C'est progressivement que le poète a découvert cette misère universelle. Mais il lui a fallu la mort de sa fille Léopoldine dans le tragique accident de Villequier, la Révolution de 1848 et le coup d'Etat de Napoléon le Petit, pour qu'il découvrit réellement ce qu'était sa mission et celle des êtres de sa race. En exil, loin des adulations de ses admirateurs, dépouillé de toutes ses couronnes, de toutes ses médailles, il s'est retrouvé seul, nu, misérable, en prison sur une île, (comme l'Empereur, le vrai), face à l'Océan immense comme Dieu qui lui parlait à l'oreille, lui dictait ses ordres. C'est à partir de 1852, à Jersey et Guernesey que Hugo est né, grandiose et hanté, en proie aux voix de la Bouche d'Ombre. Si le poète n'avait pas choisi librement l'exil, si la révolution de 1848 n'avait pas éclaté, peut-être qu'Hugo n'appartiendrait plus qu'aux aspects anecdotiques de l'histoire littéraire, l'auteur d'Hernani et de la préface de Cromwell. Même les Misérables bien qu'ébauchés auparavant, n'ont été écrits qu'après cette rupture absolue avec un passé relativement anodin et commode.

LA GENESE. — Sur ses rochers, face à l'Océan, soudain le poète a peur, peur de l'Ombre immense et menaçante qui l'enveloppe. Il appelle Dieu, mais lorsque l'infini s'ouvre, tout est muré derrière. Les horizons butent contre des murs. Alors une main géante le saisit et le transporte.

Dieu évidemment est tout là-haut : aucun doute, tout là-haut, c'est-à-dire presque inaccessible. Une faible lueur en descend. Il s'agira de remonter, de se servir de la lumière comme d'une fragile échelle. La liberté de l'homme lui permet de remonter vers Dieu, mais la fatalité de sa chair, son poids matériel, l'entraîne toujours plus loin vers les abîmes. C'est l'Etoile de David.

Tout a commencé il y a bien longtemps, lorsque Dieu a créé l'Univers ; l'Univers a créé le Mal, fruit de la matière. C'est depuis cette chute primordiale que la matière oscille perpétuellement, inlassablement, entre la Vie et la Mort, c'est depuis cette chute que l'homme souffre et erre dans la nuit. C'est depuis ce temps-là qu'

« On entre dans la Vie en criant ; on en sort
ruisselant, nu, glacé, comme une tourmente.
Hélas, l'enfant sanglote et l'homme se lamente ;
Ignorer c'est pleurer, et savoir, c'est gémir. »

(Les 4 vents de l'Esprit).

Tout a commencé le jour où l'ange Lucifer a désobéi à Dieu. Se produisit alors un divorce horrible magnifiquement chanté par le poète :

« Depuis quatre mille ans, il tombait dans l'abîme.
Il n'avait pas encor pu saisir une cîme,
Ni lever une fois son front démesuré.
Il s'enfonçait dans l'ombre et la brume, effaré,
Seul, et derrière lui, dans les nuits éternelles,
Tombaient plus lentement les plumes de ses ailes.
Il tombait foudroyé, morne, silencieux,
Triste, la bouche ouverte, et les pieds vers les cieux,
L'horreur du gouffre empreinte sur sa face livide. »

Satan tombe toujours, réchauffant entre ses mains une étoile qu'il a volée, et qu'il cherche à ranimer de sa chaleur. Hélas, ses doigts ne réchauffent plus rien, l'étoile devient charbon. Il est seul au fond de son puits, à gémir sur son sort. Il tombe toujours :

« Sombre et percé de trous lumineux comme un crible
Le ciel plein de soleil s'éloignait, la clarté
Tremblait et dans la nuit le grand précipité
Nu, sinistre, et tiré par le poids de son crime
Tombait, et comme un coin, sa tête ouvrait l'abîme.

Le monstre de la sorte
Franchit les premiers lacs de l'immensité morte. »

Heureusement une plume de l'ange déchu est restée au bord de l'abîme, et cette plume, Dieu la baptisera « Liberté ».

C'est fini ; la création s'est retirée du Créateur. Et de ce fait le Créateur existe. Mais pourtant, dans la matière, l'Esprit est resté intact, en sommeil, ce qui explique pourquoi pour le poète, même les pierres ont une âme, et les animaux savent :

« Soyez témoins, ô cieux, que l'ilote et l'esclave
L'idiot, dont l'œil rêve et dont la lèvre bave
Dans ses mornes sommeils

Et sur son lit maudit le lépreux solitaire
O cieux, sont vos égaux, et que les vers de terre
Sont vos frères, Soleils ! »

Ce panthéisme embryonaire est orienté : en haut la lumière d'où l'ange est tombé, la lumière qu'Hugo apercevra un jour lors de sa remontée poétique :

« C'était une lumière, avec deux ailes blanches ;
Et qui m'avait semblé, lorsque je l'aperçus
Obscure, tant le ciel rayonnait au-dessus. »

Bien entendu, cette lumière n'est pas Dieu, mais la Couronne de la Kabbale à laquelle est attribuée la couleur noire, à cause de sa proximité de l'embrasement divin.

Obscurité-Lumière. Nous pensons bien sûr à Eliphas Lévi : « Pour rendre la lumière visible, Dieu a seulement supposé l'ombre. Pour manifester la vérité, il a rendu le doute possible. L'ombre est le repoussoir de la lumière ; Satan est donc nécessaire à Michael... On ne s'appuie que sur ce qui résiste ».

Hugo, dans l'Homme qui rit, un de ses plus beaux romans, fait dire à son philosophe Ursus, devant le Tribunal de l'Inquisition : « Très Révérend, je ne suis pas impie au diable. La foi au diable est l'envers de la foi en Dieu. L'un prouve l'autre. Qui ne croit pas un peu au diable, ne croit pas beaucoup en Dieu. Qui croit au Soleil doit croire à l'ombre. Le diable est la nuit de Dieu. Qu'est-ce que la nuit ? La preuve du jour. »

On note là une identité de pensée qui ne semble pas fortuite et peut faire croire que Victor-Hugo, après tout, était peut-être un peu moins ignorant qu'on a bien voulu nous le laisser supposer.

ANANKE-LIBERTE. — Tristesse de la destinée, illusion du bonheur, méchanceté de l'homme, fatalité des passions. Dans les romans de Hugo, on trouve partout gravé, comme sur le mur de Notre-Dame, ce mot terrible : Ananke. Fatalité ! Nécessité ! Dans Notre-Dame de Paris, ce sera l'Ananke des Dogmes qui brisera l'Amour de la Esmeralda et de Quasimodo ; dans les Misérables, ce sera l'Ananke sociale, inexorable, dans les Travailleurs de la Mer, l'Ananke des choses, qui se ligue contre la Liberté de Gilliat. Le poète, lui, est libre en effet, de cette liberté lyrique qui fleurit dans ses poésies et s'oppose aux pesanteurs de la matière. L'Esprit est libre. On retrouve ici la loi binaire de Lévi : « L'être est composé de nécessité et de Liberté ».

Le goût de l'antithèse si cher à Hugo et dont il a abusé (l'opposition tombe-berceau) est déjà une connaissance occulte.

Ananke des Misérables, c'est la damnation sociale : dégradation de l'homme par le prolétariat, la déchéance de la femme par la faim, l'atrophie de l'enfant par la nuit.

Mais l'homme justement ne sortira de cette misère qu'en renonçant à l'ignorance, qui est aussi méchanceté. Hugo s'en remet à la Science et à l'Art pour chasser l'ignorance, la haine, la mort. Le croit-il vraiment ou n'est-ce encore qu'un vœu pieux de poète ?

Ananke, c'est la fille de Satan, la goule Isis-Lilith que Hugo nous représente d'une façon effrayante :

« A travers l'affreux voile, et sans qu'il se levât
Une tête de mort, sombre masque de flamme

Parut, et le linceul laissa voir sous sa trame
Un squelette de feu flottant dans ses plis noirs ;
Deux yeux brillaient, ainsi que deux ardents miroirs
Sur cet épouvantable et sinistre visage. »

Le spectre annonce au poète :

« Je suis Lilith-Isis, l'âme noire du monde. »

Spectre qui eut ses adorateurs autrefois :

« Ces temps noirs adoraient le spectre Isis-Lilith,
La fille du démon, que l'Homme eut dans son lit
Avant qu'Eve apparut sous les astres sans nombre ;
Monstre femme que fit Satan avec de l'ombre,
Afin qu'Adam goûtât le fiel avant le miel,
Et le baiser du gouffre avant celui du ciel.
Eve était nue. Isis-Lilith était voilée.
Les corbeaux l'entouraient de leur fauve volée.
Les hommes la nommaient Sort, Fortune, Ananké ;
Son temple était muré, son prêtre était masqué ;
Elle buvait du sang dans les bois solitaires ;
Elle avait des autels effrayants. Et la terre
Subissait cette abjecte et double obscurité :
En bas, idolatrie, en haut Fatalité. »

Mais l'Ange Liberté est apparu, l'Ange Liberté, nous l'avons vu, né d'une plume de Lucifer. Et l'Ange nouveau dissout l'ange noir :

« O vision terrible et sublime ! A mesure
Que l'autre grandissait, la larve décroissait ;
L'ardent grossissement de l'étoile poussait
Lilith-Isis vers l'ombre et mêlait à la fange
Le fantôme rongé par la clarté de l'ange ;
Les rayons dévoraient l'affreux linceul flottant ;
L'étoile aux feux divins, plus large à chaque instant,
Météore d'abord, puis comète et fournaise,
Fondait le monstre ainsi qu'un glaçon dans la braise.
Quand l'astre fut soleil, le spectre n'était plus. »

Et l'Humanité est délivrée par la Raison.

Mais nous n'en sommes pas là. Il faut le répéter : seule la vision poétique d'Hugo est optimiste. Dans ses romans, qui sont beaucoup plus réalistes, donc livrés au mal, à la fatalité de la matière, c'est l'horreur qui triomphe, c'est-à-dire la Mort.

Car comment s'évader du monde sinon en mourant ? D'ailleurs Hugo le poète ne connaîtra vraiment Dieu « ce point noir » qu'en mourant lui aussi.

En attendant, tous ses héros se suicident : Quasimodo, Gwinplayne, Gilliatt, Cimourdain, se tuent volontairement. Jean Valjean se laisse mourir de chagrin. Le bonheur terrestre est impossible, le héros s'enfuit par la mort qui n'est pas une fin, mais une porte, nous le verrons plus loin, Arcane XIII, illumination et survie dans les astres.

Mais il n'est pas facile de s'évader de ce monde obscur, livré à la mort. On connaît ce texte terrible : « Toute la nature que nous avons sous les yeux est mangeante ou mangée. Les proies s'entremordent. Selon les savants, tous les êtres rentrent les uns dans les autres ! Pourriture, c'est nourriture. Nettoyage effrayant du globe. L'homme carnassier est, lui aussi, un enterreur. Notre vie est faite de mort. Telle est la loi terrifiante. »

Entre parenthèses, ce texte me fait penser à celui de Papus qui lui correspond exactement, mais l'éclaire d'un jour plus exaltant et l'explique : « Oui, le minéral évolue et ses principes essentiels deviennent les éléments matériels de la cellule végétale. Mais à une condition, c'est que les forces physico-chimiques et le soleil lui-même viennent aider ce phénomène, c'est-à-dire à condition que des forces supérieures par leur évolution SE SACRIFIENT à l'évolution des forces inférieures. »

« Oui, le végétal digéré devient bien la base matérielle de la cellule animale, mais à condition que du sang et de la force nerveuse (c'est-à-dire des forces SUPERIEURES dans l'échelle de l'évolution) viennent se sacrifier pour l'évolution de la cellule végétale et sa transformation en chyle.

« En somme toute montée dans la série, toute évolution, demandait le sacrifice d'une ou le plus souvent de deux forces supérieures. La doctrine de l'évolution est incomplète. Elle ne représente qu'un côté du fait et néglige l'autre. Elle met à jour la LOI DE LA LUTTE POUR LA VIE, mais elle oublie LA LOI DU SACRIFICE qui domine tous les phénomènes. »

Je voulais vous citer ce texte, extrait du Traité Elémentaire de Sciences Occultes, parce que je le trouve capital et bouleversant. Je crois qu'il importait de restituer cette clef occulte au texte d'Hugo ; bien des pourquoi absurdes s'éclairent lorsqu'on médite cette splendide page de haute initiation.

L'AMOUR. — Victor Hugo fait dire à l'évêque Myriel dans les Misérables : « L'homme a sur lui la chair qui est tout à la fois son fardeau et sa tentation. Tout ce qui est terrestre est soumis au péché. Le péché est gravitation. »

Il est en effet curieux de constater chez cet homme si sensuel, qui, jusqu'au bout de sa vie abusa du plaisir sous sa forme la plus matérielle, une telle horreur du geste chranel. Malgré ses désirs, il garde une crainte obscure que l'on retrouve partout dans son œuvre : « La chair, c'est le dessus de l'inconnu ; moment redoutable que celui où l'on veut la nudité... Que de ténèbres dans cette blancheur de Vénus. » —

C'est que la femme est à la fois Eve et Isis-Lilith, l'esprit pur qui mène à Dieu, et le spectre qui ruine l'homme, la rédemption et la déchéance. C'est pourquoi tous les héros de Hugo, de Cimourdain à Jean Valjean, meurent vierges.

Ses carnets intimes nous révèlent encore qu'après chaque fornication illégitime, le poète vide en chemin son porte-monnaie dans les mains des pauvres de rencontre. Pour lui, c'est une façon discrète de solliciter le pardon de Dieu, de compenser ses concessions à la chair par la plus humble forme de la prière.

Hugo a rompu avec l'église catholique, mais il lui arrive de prier, fréquemment même. A sa femme, il écrit : « Je viens de prier pour toi, pour moi, pour les enfants...Tu sais comme j'ai la religion de la prière. Il me semble impossible que la prière se perde ». Jusqu'à ses derniers jours, il ne cesse de prier. Dans l'Homme qui rit, ne dit-il pas : « Remercier devant soi, c'est assez. L'action de grâce a des ailes et va ou elle doit aller. Votre prière en sait plus long que vous. »

Il se proclame libre-penseur, mais en même temps prend cette note dans son carnet : « Les petits ont dîné avec nous ; j'ai été moi-même les coucher et je leur ai fait faire leur prière. »

Prière aux morts, intercesseurs entre les hommes et Dieu, prières pour les morts : « Les morts mystérieux ont besoin d'être aimés.

« Ils sont dans un monde de clarté, mais ils assistent, témoins attendris, à notre monde de ténèbres. Ils sont en haut et tout près. La beauté de la mort, c'est la présence. La tombe est un lit de restitution. »

On connaît les expériences de tables tournantes qu'Hugo a poursuivies à Guernesey. La table, maniée par son fils Charles, rimait de splendides alexandrins hugoliens signés par Voltaire, Chénier, Molière, Dante, Shakespeare et des entités encore plus curieuses, le Lion d'Androclès, le Drame, la Comédie... On peut suspecter l'authenticité de tels visiteurs, mais il faut tout de même noter que Hugo lui-même ne mettait jamais les mains sur la table.

Le poète tira de ses expériences une philosophie, et se garda bien de les poursuivre. Car, d'après l'entité Molière elle-même :

« L'œil vivant ne lit pas les choses éternelles

par dessus l'épaule des morts. »

LE VOYANT. — Sans doute Hugo cessa-t-il de poursuivre ces expériences, parce que finalement il n'avait pas besoin de table pour correspondre avec les entités invisibles. Il le dit lui-même dans la préface de Shakespeare : « La sybille a un trépied, le poète non. Le poète est lui-même trépied. Il est le trépied de Dieu ». C'est sous une autre forme, le poète-médium qui fera fureur plus près de nous, avec l'école surréaliste.

Médium, Hugo l'a été, incontestablement. Il croyait fermement que des « créatures impalpables flottent dans les transparences de l'air ». Un jour, prenant des notes dans son jardin à Guernesey, il a vu distinctement frémir sur son papier l'ombre diaphane de leurs ailes. Hugo croit à l'existence réelle des anges.

Relevons dans ses Carnets intimes, à la date du 28 avril 1871 : « Cette nuit, vers 2 heures, frappements très forts à mon chevet ». Le lendemain : « Cette nuit, à la même heure,triple frappement très fort, faisant le bruit de trois coups de cravache sur la colonne de mon lit. Je n'avais jamais entendu ce genre de frappement-là. J'ai prié pour l'inconnu invisible, quel qu'il soit ». Mariette m'a dit ce matin : « Monsieur, j'ai entendu hier frapper trois coups au milieu de la nuit ». Ce sont ceux que j'avais entendus. Je n'ai rien répondu.

Hugo s'explique dans les Travailleurs de la Mer. Son héros Gilliatt « un grand esprit trouble et un grand cœur sauvage, voyait la nature un peu étrangement ».

« De ce qu'il lui était arrivé plusieurs fois de trouver dans de l'eau de mer parfaitement limpide d'assez gros animaux inattendus, de formes diverses, de l'espèce méduse qui, hors de l'eau, rassemblaient à du cristal mou et qui, rejetés dans l'eau, s'y confondaient avec le milieu, par l'identité de diaphanéité et de couleur, au point d'y disparaître, il concluait que, puisque des transparences vivantes habitaient l'eau, d'autres transparences également vivantes pouvaient bien habiter l'air... Des créatures couleur d'air s'effaceraient dans la lumière et échapperaient à nos regards : qui nous prouve qu'il n'y en a pas ?... Gilliatt imaginait que si l'on pouvait mettre la terre à sec d'atmosphère, et que si l'on pêchait l'air comme on pêche un

étang, on y trouverait une foule d'êtres surprenants. Et, ajoutait-il dans sa rêverie, bien des choses s'expliqueraient. »

Il ajoute :

« La rêverie, qui est la pensée à l'état de nébuleuse, confine au sommeil, et s'en préoccupe comme de sa frontière. L'air habité par des transparences vivantes, ce serait le commencement de l'inconnu ; mais au-delà s'offre la vaste ouverture du possible. Là, d'autres êtres, là d'autres faits. Aucun naturalisme, mais la continuation occulte de la nature infinie. »

Le sommeil est un contact avec le possible que nous nommons aussi l'invraisemblable. Le monde nocturne est un monde. La nuit, en tant que nuit, est un univers. L'organisme matériel humain, sur lequel pèse une colonne atmosphérique de quinze lieues de haut, est fatigué le soir, il tombe de lassitude, il se couche, se repose ; les yeux de chair se ferment ; alors, dans cette tête assoupie, moins inerte qu'on ne le croit, d'autres yeux s'ouvrent, l'Inconnu apparaît. Les choses sombres du monde ignoré deviennent voisines de l'homme, soit qu'il y ait communication véritable, soit que les lointains de l'abîme aient un grossissement visionnaire ; il semble que les vivants indistincts de l'espace viennent nous regarder et qu'ils aient une curiosité de nous, les vivants terrestres ; une création fantôme monte ou descend vers nous et nous côtoie dans un crépuscule ; devant notre contemplation spectrale, une vie autre que la nôtre s'agrège et se désagrège, composée de nous-même et d'autre chose ; et le dormeur, pas tout à fait voyant, pas tout à fait inconscient, entrevoit ces animalités étranges, ces végétations extraordinaires, ces lividités terribles ou souriantes, ces larves, ces masques, ces figures, ces hydres, ces confusions, ce clair de lune sans lune, ces obscures décompositions du prodige, ces croissances et ces décroissances dans une épaisseur trouble, ces flottaisons de formes dans les ténèbres, tout ce mystère que nous appelons le songe et qui n'est autre chose que l'approche d'une réalité invisible. Le rêve est « l'aquarium de la nuit ».

C'est pourquoi « rêver, c'est créer », souligne-t-il.

Le poète est un « songeur » et non pas un penseur ; c'est-à-dire qu'il communique avec l'invisible. Il pénètre les mystères cosmiques par son imagination, qui n'est plus « maîtresse d'erreur et de fausseté » comme le pensait Pascal, mais faculté de participation universelle, vision réelle de l'invisible baignant le visible.

Le poète communique avec l'Astral, par l'intermédiaire de ce qu'Eliphas Lévi appelle le DIAPHANE : « Il n'y a pas de monde invisible ; il y a seulement plusieurs degrés de perfection dans les organes. Pour le Sage, imaginer, c'est voir ». Mais pour que le diaphane ne trompe pas, il faut être un sage, affirme Lévi : « Savoir démêler le rayon direct et le séparer de son reflet. »

C'est pourquoi, préconise Hugo, il faut toujours accompagner l'inspiration de méditation : « La composition poétique résulte de deux phénomènes intellectuels, la méditation et l'inspiration. La méditation est une faculté, l'inspiration est un don. Tous les hommes jusqu'à un certain degré peuvent méditer, bien peu sont inspirés. Dans la méditation, l'esprit agit, dans l'inspiration, il obéit ; parce que la première est dans l'homme, tandis que la seconde vient de plus haut ». Le véritable poète, s'il est maître du choix de ses méditations ne l'est nullement de la nature de ses inspirations.

Etre ECHO, être MAGE, tel est son ambition.

LES MAGES. — Mais il faut être très fort pour résister au délire de l'Astral, « être né poète », dira Rimbaud. Sinon, c'est la débâcle de l'intellect, la folie. Le frère d'Hugo, Eugène, qui possédait un génie visionnaire égal au sien, a été brisé :

« Puisqu'il plut au Seigneur de te briser, poète,
Puisqu'il plut au Seigneur de comprimer ta tête
De son doigt souverain,
D'en faire une urne sainte à contenir l'extase,
D'y mettre le génie et de sceller ce vase
Avec un sceau d'airain ;

Puisque le Seigneur Dieu t'accorda, noir mystère
Un puits pour ne point boire, une voix pour te taire
Et souffla sur ton front
Et comme une nacelle errante et d'eau remplie
Fit rouler ton esprit à travers la folie
Cet Océan sans fond. »

Le Poète, le Mage, c'est le prêtre de l'Humanité :

« Pourquoi donc faites-vous des prêtres
Quand vous en avez parmi vous ?
Les esprits conducteurs des êtres
Portent un signe sombre et doux.
Nous naissons tous ce que nous sommes.
Dieu de ses mains sacre les hommes
Dans les ténèbres des berceaux ;
Son effrayant doigt invisible
Ecrit sous leur crâne la bible
Des arbres, des monts et des eaux.

Ces hommes, ce sont les poètes,
Ceux dont l'aile monte et descend ;
Toutes les bouches inquiètes
Qu'ouvre le verbe frémissant
Les Virgiles, les Isaïes
Toutes les âmes envahies
Par les grandes brumes du sort ;
Tous ceux en qui Dieu se concentre,
Tous les yeux où la lumière entre,
Tous les fronts d'où le rayon sort. »

Ce sont les maîtres des nombres « où tout est contenu », les prêtres du Progrès, les messies qui entrent en « extase de la mort sacrée », la contemplation. *Parmi ces grandes Ames qui montent vers Dieu*, Hugo ne compte ni les militaires, ni les conquérants, ni les prélats. Il dit que le passage des Tyrans crée un éblouissement momentané, puis ensuite le Néant. Napoléon est donc relégué parmi les petites âmes, malgré son adoration de jeunesse pour lui.

« L'esprit humain a une cîme.
Cette cîme est l'idéal.
Dieu y descend, l'homme y monte. »

Dans chaque siècle, trois ou quatre génies entreprennent cette ascension. D'en bas, on les suit des yeux. Ces hommes gravissent la montagne, entrent dans la nuée, disparaissent, reparaissent. On les épie, on les observe. Ils côtoient les précipices ; un faux pas ne déplairait point à certains spectateurs. Les aventuriers poursuivent leur chemin. Les voilà haut, les voilà loin ; ce ne sont plus que des points noirs. Comme ils sont petits ! dit la foule. Ce sont des géants. Ils vont. La route est âpre. L'escarpement se défend. A chaque pas, un mur, à chaque pas, un piège. A mesure qu'on s'élève, le froid augmente. Il faut se faire son escalier, couper la glace et marcher dessus, se tailler des degrés dans la haine. Toutes les tempêtes font rage. Cependant ces insensés cheminent. L'air n'est plus respirable. Le gouffre se multiplie autour d'eux. Quelques-uns tombent. C'est bien fait. D'autres s'arrêtent et redescendent. Il y a de sombres lassitudes. Les intrépides continuent, les prédestinés persistent. La pente redoutable croule sous eux et tâche de les entraîner ; la gloire est traîtresse. Ils sont regardés par les aigles, ils sont tâtés par les éclairs ; l'ouragan est furieux. N'importe, ils s'obstinent. Ils montent. « Celui qui arrive au sommet est ton égal, Homère. »

N'est-ce pas de l'initiation que parle Hugo ? Et les Génies ne sont-ils pas les Grands Initiés, les Supérieurs Inconnus de l'Humanité ? Homère, Job, Eschyle, Ezéchiel, Lucrèce, Jean de l'Apocalypse, Paul, Dante, Rabelais, Cervantes, Shakespeare... Mais le plus grand de tous est Jésus-Christ : « Jésus pour nous, n'est point le Dieu ; c'est plus ; c'est l'Homme ». « C'est l'immense aurore » de l'Humanité ; mais il n'a pas fini de souffrir :

« La flagellation du Christ n'est pas finie.
Tout ce qu'il a souffert dans la lente agonie,
Au mont des Oliviers et dans les carrefours,
Sous la croix, sur la croix, il le souffre toujours. »

« Pour avancer d'un pas, le genre humain se tord
Et l'on n'a pas encore décloué Jésus-Christ. »

« Une immense croix gît dans notre nuit profonde
Et nous voyons saigner aux quatre coins du monde
Les quatre clous de Jésus-Christ. »

Les Génies sont sur cette terre pour assurer le salut de l'Humanité : « Ces suprêmes génies ne sont point une série fermée. L'auteur de Tout y ajoute un nom quand les besoins du progrès l'exigent ».

Les génies, les poètes sont donc des prêtres qui communiquent avec l'au-delà, avec Dieu. Ne nous étonnons plus, lorsque nous voyons Hugo devenu Mage, officier sur la tombe d'une jeune fille morte : « Je te bénis, jeune fille, dans ta blanche robe du sépulcre, dans ta maison que tu laisses désolée, dans ton cercueil que ta mère a rempli de fleurs et que Dieu va remplir d'étoiles. »

Le voici prêtre d'une religion spiritualiste, universelle, humanitaire, et s'il se retire au bord de l'Océan, c'est pour mieux entendre les Voix

divines. « Qu'il parte mais qu'il revienne ! La solitude du prophète n'est pas isolement. Le poète a charge d'âme » dira Rimbaud.

« On se plaint quelquefois des écrivains qui disent « moi », précise Hugo. Parlez-nous de nous, leur crie-t-on. Hélas, quand je vous parle de moi, je vous parle de vous. Comment ne le sentez-vous pas ? Ah, insensé, qui crois que je ne suis pas toi ! »

« J'aime l'araignée, l'ortie parce qu'on les hait ! » proclame-t-il.

Il aime les misérables, les forçats, les prostituées, parce qu'on les méprise, parce qu'ils sont innocents et qu'ils souffrent. Il a reçu la mission d'aider l'Humanité à sortir de sa nuit. Il combattra les privilèges des riches, l'égoïsme des possédants, l'absurdité de l'ignorance, la méchanceté de la faim. « La transformation de la foule en peuple, profond travail. C'est à ce travail que se sont dévoués, dans ces 40 dernières années, les hommes qu'on appelle socialistes. L'auteur de ce livre, si peu de choses qu'il soit, est un des plus anciens ; le Dernier Jour d'un Condamné date de 1828 et Claude Gueux de 1834. »

« Je suis de ceux qui ont fait des classes souffrantes la préoccupation de leur vie. Il faut que les classes souffrantes deviennent les classes heureuses. »

Pendant la guerre de 70, des ballots de charpie envoyés d'Angleterre par l'entremise de Hugo, étaient destinés mi aux blessés français, mi aux blessés allemands. « Quoi ! s'étonne-t-il, rester fraternel, c'est être chimérique ! » Après la Commune, il est bouleversé par la résignation des condamnés à mort, de ces hommes, de ces femmes qui vont être fusillés : « Etre avec nous, cela les étouffait. Ils partent. Qu'est-ce que nous leur avions fait ? »

Il faut faire aimer la vie aux misérables :

« Il faut trembler, tant qu'on n'aura pu guérir
Cette facilité sinistre de mourir. »

On comprend qu'une telle action ait pu tourner contre Hugo toutes les âmes bien pensantes du « Bon ordre » : « Je suis haï, pourquoi ? Parce que je défends les faibles, les vaincus, les petits, les enfants. Je suis calomnié. Pourquoi ? Parce que j'aime les bouches sans venin, les cœurs sans stratagème. Le bonze aux yeux baissés m'abhorre avec ferveur. Mais qu'est-ce que cela me fait, à moi rêveur ? »

Hugo a été un homme seul. Trahi par sa femme, déçu par ses fils, frappé tragiquement dans son amour paternel par la mort de sa fille chérie, puis de ses fils, haï par ses ennemis, incompris par ses amis, il a senti la grandeur et la dureté de la solitude, et comme il avait la foi, s'en est remis à Dieu avec une sincérité dont au moins ses ennemis ne peuvent douter. Contre la pesanteur de la chair, il savait bien que l'amour et la douleur intercèdent pour nous et nous hissent dans l'échelle de la Création, vers la lumière divine. Toute l'œuvre de Hugo témoigne de cette possibilité d'accession, et finalement de cet optimisme terminal, malgré l'horreur du monde et la férocité de la nature.

Message sombre que celui du poète, mais message courageux, message de combat humain, et non pas d'abandon. Il faut aimer, il faut souffrir, il faut savoir, il faut lutter. Et les portes s'ouvrent devant nous. L'obscurité n'est plus ; Isis-Lilith est dissoute par la Liberté victorieuse.

Je terminerai par ce beau poème de Hugo, écrit en 1876 et publié dans DERNIERE GERBE :

« SPECTRES »

Ne vous figurez pas, ténèbres, que je tremble
Parce que vous venez le soir murer les cieux ;
J'entends des voix parler tout bas dans l'ombre ensemble,
Et je sens des regards sur moi sans voir des yeux ;

Mais j'ai foi ! L'Arimane a peur du Zoroastre ;
Plus l'obscurité vient, plus le sage aime et croît,
Et devant la grandeur lumineuse que l'astre
Donne au prophète bon, le dieu méchant décroît.

Vous êtes malgré vous de rayons traversés ;
L'espérance est mêlée à vos blèmes effrois ;
Vous ne nous troublez point sous vos ailes dressées
Pas plus que les corbeaux n'ébranlent les beffrois.

O ténèbres, le ciel est une sombre enceinte
Dont vous fermez la porte et dont l'âme a la clef ;
Et la nuit se partage, étant sinistre et sainte,
Entre Iblis, l'ange noir, et Christ, l'homme étoilé.

Jean GUIDERDONI.
28 Janvier 1960.

Réflexions sur la salutation angélique

Il est d'usage, dans certaines de nos assemblées martinistes, de réciter à l'issue de nos réunions l'Oraison Dominicale et la Salutation Angélique.

La première de ces prières nous est bien connue, nous savons son importance, qui découle de sa divine origine et de nombreux commentaires en ont été faits : pour ne citer que ceux-là, Papus et Sédir, ces deux Maîtres à penser... et à prier (auquels je me référerai souvent dans le cours de cet exposé) ont écrit sur le Pater des pages magnifiques.

Sédir a parlé quelque peu de la Salutation Angélique, d'anciens auteurs religieux ont fait aussi des développements assez dithyrambiques, mais d'une façon générale cette prière, qui par son importance se place pourtant immédiatement après l'Oraison Dominicale, fait un peu figure de parente pauvre ; on ne lui fait pas le sort qu'elle mérite et, dois-je le dire, je ne suis même pas absolument certain qu'elle trouve pleinement sa justification dans l'esprit de tous nos Frères ou, tout au moins, dans celui de tous les nouveaux initiés.

Or, pour qu'une prière porte vraiment ses fruits, il ne suffit pas qu'elle soit prononcée par les lèvres : il faut aussi que l'esprit y participe, ce qui n'est possible que si la formule a été préalablement « pensée ».

C'est pourquoi j'ai considéré, en accord avec notre Frère Président, qu'il ne serait pas inutile que nous réfléchissions ensemble pendant quelques instants sur le contenu de l'Ave Maria.

Il ne s'agit en effet que de simples réflexions, car je n'ai pas la prétention d'épuiser un sujet à la vérité très vaste et encore moins celle de dogmatiser : que mes propos aient pour vous une valeur d'utile suggestion, qu'ils soient le point de départ d'un fraternel et fructueux échange de vues et mes ambitions les plus hautes seront largement dépassées.

***

Avant de vous parler de la Salutation Angélique, il me faut, en bonne logique, vous présenter Celle à qui s'adresse cette prière. Mais, comme l'a écrit Sédir, « c'est une tâche écrasante que de parler de la Vierge ». Ecrasante pour lui, cette tâche l'est bien plus encore pour moi, aussi me bornerai-je à rappeler le minimum de ce qu'il est nécessaire de connaître pour fixer le point de l'Invisible vers quoi se tend notre pensée quand nous disons l'Ave Maria.

Du point de vue historique, nous savons qu'au moment de l'Annonciation, Marie est une très jeune fille de moins de quinze ans.

A partir de la naissance de son Fils, on pourrait dire paradoxalement qu'elle ne se signale que par son effacement : elle n'apparaît en quelque sorte, qu'au second plan dans certains épisodes de l'Evangile, mais nous la retrouvons à la place d'honneur, Mère douloureuse, au pied de la Croix.

D'après la Tradition, c'est à soixante-trois ans, alors qu'elle vit dans la maison de Jean, le disciple bien-aimé de Jésus, qu'elle est élevée vers le Ciel sans que son esprit ait été séparé de son corps.

---

(1) Exposé présenté au Groupe Martiniste Saint-Jean, Collège de Paris, en Avril 1960.

Ainsi peut se résumer l'humble vie terrestre de cette créature que l'Eglise catholique honore pourtant d'un culte d'hyperdulie, c'est-à-dire supérieur à celui qu'elle voue à tous les autres saints.

Tout cela est vrai, certes, mais à moins que de s'en tenir au niveau du petit catéchisme, nous sentons bien qu'il y a « autre chose » et qu'en cette matière comme en beaucoup d'autres, le visible nous cache l'Invisible dont il est la manifestation.

Essayons donc de lever un coin du voile et, pour commencer, faisons appel à Papus.

Ce dernier nous dit, parlant du Christ, de la Vierge et des Apôtres : « Toutes les manifestations terrestres qui ont présidé à la naissance du christianisme sont des personnes du plan céleste ».

Puis, de façon plus explicite encore : « Ne pas voir l'existence, comme individualité *céleste* de la Vierge de Lumière, du Christ et des autres Principes, c'est s'arrêter en route ».

Ne nous arrêtons donc pas en route et cherchons, suivant nos modestes possibilités à nous représenter cette « individualité céleste » de la Vierge.

C'est Sédir, maintenant qui va nous y aider.

Il écrit en effet : « La vie de l'Absolu, les êtres qui le peuplent, les activités qu'il déploie, les phénomènes qui s'y déroulent, tout cela c'est le Verbe. La Vierge éternelle est... comme la substance même de ce royaume... *(Le Seigneur) et Elle préexistent à la Création...* Le Verbe donnant la Vie à la Sagesse et la Sagesse nourrissant le Verbe ».

Et, plus loin : « Avant que les mondes soient, avant que l'abîme se creuse et que le firmament s'élève, le Père se contemplait dans la Sagesse ».

Cette « Sagesse » dont le nom revient souvent sous sa plume, Sédir l'identifie à la Vierge en nous disant qu'elle est la collaboratrice du Créateur et que, dans l'une de ses fonctions, elle est « la Nature Naturante ».

Or, il est dans le Livre de la Sagesse (Ancien Testament) deux textes, incorporés d'ailleurs par l'Eglise catholique, respectivement à la messe de l'Immaculée-Conception et au Commun de la Vierge-Marie, qu'il est intéressant pour notre recherche de rapprocher de la thèse de Sédir.

C'est en premier lieu, au chapitre VIII des Proverbes, le texte suivant, d'ailleurs commenté par l'abbé Constant (E. Lévi) dans son livre « La Mère de Dieu » :

« Le Seigneur m'a possédée au début de ses voies, avant de faire quoi que soit. J'ai été établie dès l'Eternité... avant que la Terre fut créée. Les abîmes n'étaient pas encore, et déjà j'étais conçue... Lorsqu'Il préparait les Cieux, j'étais là ; lorsqu'Il posait les fondements de la Terre, j'étais avec Lui... »

Puis, en second lieu, au chapitre XXIV de l'Ecclésiastique : « Dès le commencement et avant tous les siècles, j'ai été créée et jusqu'à l'Eternité, je ne cesserai pas d'exister ».

Toujours à propos de la Sagesse, il est écrit dans le Zohar : « La Femme divine est la petite Hochmah (petite sagesse) par rapport à l'Autre (grande Sagesse, le Christ) ».

Et dans l'antienne « Ave Regina » la Vierge est saluée par ces mots « Salve Radix... » c'est-à-dire, littéralement, « salut, *Racine* ». Ce dernier mot en nous montrant la Vierge comme un point de départ, un com-

mencement, une base nous ouvre une voie dans laquelle nous avancerons en nous appuyant sur Paracelse qui a dit : « ...lorsque le monde fut créé, l'Esprit de Dieu était porté sur les Eaux... l'Eau fut créée avant toute chose et c'est d'elle que furent produites toutes les créatures de l'Univers, animée et inanimée ».

Il s'agit ici de cet élément subtil, de cette « Eau qui ne mouille pas les mains » dont parle le Cosmopolite et dont parle aussi le Maître Philippe lorsqu'il dit : « Avant de créer la Matière, Dieu le Père créa d'abord une essence plus subtile, plus pure que ce que nous appelons matière ».

Ici il est intéressant de noter que le Chanoine Crampon, dans une annotation à sa traduction (très orthodoxe) de la Genèse, dit que le verbe « créer », réservé à Dieu, n'exclut pas l'idée d'une substance préexistante.

C'est donc à partir de cette essence subtile que va s'effectuer la Création. Ce processus cosmologique se retrouve d'ailleurs dans toutes les théogonies et Marquès-Rivière, dans son ouvrage sur « Le Yoga tantrique hindou » évoque Prakritî, principe plastique universel féminin, la Mère, l'Isis, la Vierge Eternelle, la substance primordiale, le support de toute manifestation ».

« L'individualité céleste de la Vierge » va maintenant se préciser si nous rapprochons de tout ce qui vient d'être cité, cette opinion du Maître Philippe, qui en est comme le résumé : « La Vierge est la Nature, ou mieux la Création entière, et la Sagesse est l'étincelle divine qui constitue l'Ame supérieure de cette Entité merveilleuse qu'est la *Vierge Universelle* ».

Par conséquent, cette essence subtile, cette Eau qui ne mouille pas les mains, ce principe plastique universel féminin, c'est la prima materia des Alchimistes (le radical de materia est « mater », *mère*) c'est la Nature Naturante des Kabbalistes, c'est celle dont il est dit dans le Zohar : « Avec cette femme sont réunies toutes choses qui sont audessous ; elles reçoivent d'Elle leur nourriture et d'Elle elles reçoivent la bénédiction et Elle est appelée *La Mère de toutes* ». C'est en un mot la Vierge céleste, la Vierge de Lumière, la Vierge Universelle de Sédir de Papus et du Maître Philippe.

Maintenant que nous connaissons la Vierge céleste, nous possédons la clé qui va nous permettre d'identifier définitivement et de mieux comprendre ce qu'est la personnalité de Marie, Mère de Jésus, la Vierge terrestre... Et je n'hésite pas à solliciter une fois encore le Maître Lyonnais qui va nous éclairer en une seule phrase d'une merveilleuse simplicité : « Cette Vierge Universelle, sur l'ordre de son Créateur prit un corps de femme, car seule la Vierge Universelle, Reine de toutes les créatures, Pure dans son Essence, pouvait donner un corps et servir de Mère au Verbe s'incarnant pour se révéler aux hommes ».

J'en ai maintenant terminé avec cet exposé liminaire, un peu long, j'en conviens, mais indispensable, et j'en arrive à ce qui est vraiment mon sujet de ce soir : la Salutation Angélique.

⁂

On peut traiter ce sujet en se plaçant à des points de vue très différents. Mais la prière étant essentiellement un acte d'Amour, un élan du cœur, je le traiterai, pour ma part en me plaçant dans la perspective de la voie cardiaque, mystique, en m'efforçant toutefois de dépouiller les considérations qui vont suivre du sucre et de la guimauve qui sont l'accommodement trop habituel d'une certaine littérature mariale.

La Salutation Angélique nous vient d'Orient où elle était en honneur, au moins pour sa première partie, dès les temps apostoliques. Elle a vraisemblablement été introduite en France vers le XI[e] siècle, sous le règne de Louis-le-Gros.

On peut distinguer dans cette prière deux parties :

— La première, qui contient d'une part le salut de l'archange Gabriel, envoyé par Dieu pour annoncer à Marie qu'il l'avait choisie pour être la Mère du Sauveur, et d'autre part les paroles d'accueil d'Elisabeth, mère de Jean le Précurseur.

Cette première partie nous est transmise directement par l'Evangile.

— La seconde partie est l'expression de la piété des hommes envers Marie. Elle date, croit-on, du Concile d'Ephèse (431) mais ce seraient les Tiertiaires Franciscains qui auraient ajouté les mots « maintenant et à l'heure de notre mort ! »

On peut interpréter les premiers mots prononcés par l'Ange comme une véritable et solennelle affirmation de l'Immaculée-Conception de la Vierge.

En effet, lorsque Gabriel dit : « Je vous salue, Marie... » il ne peut s'agir, venant d'un ange, d'une vague formule de politesse, d'un simple « bonjour », plus ou moins distrait.

C'est une marque insigne de déférence, le salut de la pureté à une pureté plus grande encore, la reconnaissance d'une supériorité fondamentale. C'est pourquoi Marie est dite « Reine des Anges » et « Reine du Ciel ».

Et comme pour confirmer cette affirmation de la pureté infinie de Marie, l'Ange ajoute : « Pleine de grâce... » Il ne s'agit évidemment pas d'un hommage à la beauté physique, mais à « l'état » spirituel de la Vierge : Elle jouit de la plénitude de la Grâce, de ce que les théologiens appelleraient « grâce habituelle », donc « grâce par excellence, permanente et principe radical des vertus infuses ».

Certes ce privilège de l'Immaculée-Conception est des plus controversés L'Eglise catholique elle-même a été longtemps plus ou moins divisée au cours des siècles à ce sujet, admettant le privilège de facto, hésitant à le reconnaître de jure, ne le proclamant officiellement que le 8 Décembre 1854.

Thomas d'Aquin, pourtant le « docteur commun » de la théologie catholique avait eu lui-même quelque hésitation et l'on relève dans sa « Somme » de curieuses contradictions sur ce problème. C'est qu'en réalité une clé était perdue, la clé de la Vie céleste de la Vierge, et c'est purement par intuition ou par déduction que l'Immaculée-Conception s'est finalement imposée comme article de foi.

Mais toute position dogmatique mise à part, la Conception Immaculée de Marie est une évidence à partir du moment où la Vierge terrestre se présente à nos yeux comme le reflet de la Vierge Céleste.

On peut d'ailleurs se contenter de cette considération de Sédir, qui en vaut largement une autre « ...Si une femme malade a un enfant, sera-t-il sain ? Si le caractère, le tempérament, la mentalité, la nature humaine, en un mot, du Christ, étaient parfaits, Celle qui a été le laboratoire de ce diamant pouvait-elle être pervertie au moindre degré ? »

Après avoir salué Marie, l'Ange lui dit : « Le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes ! »

A ce moment, Marie n'a pas encore conçu ; elle ignore encore ce que le Créateur attend d'elle. Gabriel ne le lui a pas encore dit et elle n'a par conséquent pas encore donné son acceptation « qu'il me soit fait selon votre parole ! »

Ce n'est donc pas parce que Jésus est déjà dans son sein que « le Seigneur est avec elle », mais c'est précisément parce qu'elle émane du Plan céleste, parce qu'elle était déjà coexistante au Seigneur dans l'Eternité.

D'un autre point de vue, le Seigneur est avec elle aussi parce qu'elle est simple, humble, douce, toute semblable à « ces petits » que Jésus aimera tant, parce qu'elle est soumise à la volonté divine et qu'elle possède intrinsèquement ces vertus qui sont comme la clé du Royaume des Cieux.

A cause de tout cela elle est « bénie entre toutes les femmes », distinguée parmi toutes les autres par son Créateur et comblée des bénédictions divines en tant que Créature de prédilection.

Après avoir été saluée par l'Ange, après avoir *accepté* les desseins que Dieu avait sur elle, Marie se rend chez Elisabeth, sa cousine, qui porte en son sein, depuis six mois, l'enfant qui sera Jean le Précurseur.

Et voici, d'après Saint-Luc, qu'Elisabeth en voyant Marie, dit à son tour : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes ! »

Mais ces paroles n'ont plus le même sens qu'au moment où l'Ange les prononça. Au contraire de Gabriel, Elisabeth n'est pas le porte-parole de la Divinité. La bénédiction qu'elle exprime est une bénédiction purement humaine, c'est déjà celle dont l'humanité ne cessera, à travers les siècles, de couvrir le nom de Marie. D'autre part Elisabeth, par ces mots distingue Marie entre toutes les femmes. Créature privilégiée pourtant, elle aussi, puisqu'elle va devenir la Mère de celui qui « marchera devant Dieu » elle reconnaît la primauté de Marie et la situe en quelque sorte « hiérarchiquement » par rapport aux autres femmes, y compris elle-même.

Et lorsqu'Elisabeth ajoute : « Jésus le fruit de votre sein est béni » c'est l'expression préfigurée de la reconnaissance des hommes envers le Réparateur.

— Nous voici maintenant à la seconde partie de la Salutation Angélique : c'est la prière de l'homme pêcheur qui fait suite à l'hommage des créatures privilégiées.

— Sainte Marie, Mère de Dieu...

Il faut s'arrêter sur ces trois derniers mots, car ils sont d'une extrême importance et donnent lieu à bien des controverses.

Marie est-elle bien *Mère de Dieu ?*

— Oui, répondra celui qui possède la foi du charbonnier, puisque Marie a donné le jour à Jésus qui était Dieu.

— Oui, répond également l'Eglise catholique, puisque les deuxième et troisième Conciles de Constantinople ont décrété que « Marie doit être dite vraiment et proprement *Mère de Dieu* ».

— Maître Eckart, ce dominicain fameux du XIVe siècle répond lui aussi par l'affirmative en motivant curieusement son opinion. D'après lui non seulement Marie est Mère de Dieu, mais nous pouvons tous le devenir, car Dieu s'engendre « vraiment et proprement » dans l'âme qui le désire, comme il s'est engendré dans le sein de la Vierge.

« Mais, dit-il, l'âme qui veut être et doit devenir « Mère de Dieu », doit avoir oublié toutes choses et soi-même », c'est-à-dire atteindre pratiquement la perfection... J'ajoute que la doctrine d'Eckart a été condamnée par l'Eglise pour panthéisme... quelques temps après sa mort.

On peut semble-t-il raisonner sur ce problème de la façon suivante : il y a dans le Christ deux natures, l'une divine, l'autre humaine, mais ces deux natures bien que distinctes, sont réunies en une seule et même *personne*.

Or l'aboutissement de la génération n'est pas la naissance d'une « *nature* » mais bien celle d'une « *personne* ». Par conséquent la Vierge ayant mis au monde une « *personne* », Jésus, en qui coexistent la nature divine et la nature humaine, est strico sensu la Mère de Dieu, ou pour être plus précis de l'Homme Dieu.

— Priez pour nous, pauvres pêcheurs...

Ces mots ne concernent pas nos intérêts matériels. Nous prions la Vierge *précisément* et *uniquement* parce que nous sommes pêcheurs. Nous nous adressons à elle pour qu'elle nous aide à réintégrer les Voies du Réparateur dont nous nous sommes écartés. C'est vraiment la prière de « l'homme de désir ».

Nous pouvons également prier la Vierge par charité pour le prochain et il nous est permis dans ce cas de penser à la santé et même aux intérêts matériels de ceux qui souffrent, sans préjudice de leurs intérêts spirituels.

Mais pour nous-mêmes, « pauvres pêcheurs » demandons à la Vierge de nous aider à l'être moins... « et tout le reste nous sera donné par surcroît ».

— Mais quelle que soit notre bonne volonté, la Chair est faible et nous risquons à tout instant de tomber sous les coups incessants de l'Adversaire (ne serait-ce qu'en disant du mal de notre prochain !).

C'est pourquoi après « priez pour nous » nous ajoutons « *maintenant* ». Cet adverbe a ici une valeur de permanence : chaque instant de notre existence, chaque fraction de seconde que nous vivons, le moment où nous pêchons, celui où nous prions, c'est toujours « maintenant » et c'est d'une façon permanente que nous avons besoin d'être assistés, préservés, défendus contre le principe des Ténèbres.

— Enfin nous ajoutons « et à l'heure de notre mort ».

Sédir interprète de la façon suivante ce passage de la Salutation Angélique : « Après la mort, il y a un jugement individuel. A ce tribunal la justice est représentée par les génies qui avaient mission de nous surveiller, de nous aider et de nous guider. Si nous n'avons pas utilisé leurs offices, ils le disent. Mais le Ciel intervient toujours pour pallier nos fautes et excuser nos négligences. Or la forme du Ciel la plus proche de la terre, c'est la Vierge. Voilà pourquoi on nous la présente comme secourable aux agonisants ».

Il est certain que de tous temps l'homme a toujours senti le besoin d'être assisté au moment de la mort par une force supérieure et les derniers mots de l'Ave Maria font revivre dans notre mémoire les guides conducteurs des morts des traditions anciennes : Hermès psychopompe, Anubis, etc...

C'est que, mises à part quelques créatures privilégiées, la Mort reste toujours le grand mystère : nous l'avons bien vu lorsqu'ici même nous avons débattu de la réincarnation. Nombreux sont ceux-là même qui, s'étant toujours proclamés athées, lèvent avec angoisse les yeux vers le Ciel pour y chercher secours aux approches de l'Inconnu.

Quelles que soient nos conceptions sur nos fins dernières, il est pour tous une certitude : celle des « dettes » que nous emporterons dans l'Au-Delà et qu'il nous faudra régler sous une forme ou sous une autre.

On m'objectera qu'il est bien tard d'invoquer la Vierge « in articulo mortis ». Je ne le pense pas, car elle peut toujours inspirer à ceux dont nous sommes les débiteurs, la pensée charitable qui nous libérera de notre dette envers eux.

⁂

Bien qu'elle soit spécialement en honneur dans la religion catholique, où elle constitue la base même de la dévotion mariale, la Salutation Angélique n'a pourtant rien de dogmatique.

Cette prière convient en effet à tout chrétien, de baptême ou d'esprit, dès lors qu'il a entrevu la véritable personnalité de la Vierge : c'est dans cet esprit que nous la récitons.

« Puisque la Vierge, en effet, est un principe vital et régénérateur, quoi de plus logique et de plus consolant que de s'adresser à elle pour obtenir la régénération et la Vie ? Quoi de plus normal que d'invoquer sous le nom mystique de Marie, la Grande Force Universelle ? »

Toutes les créatures qui ont habité la terre y laissent une trace et celle qu'a laissée la Vierge est un véritable rayon de l'Absolu : par conséquent, en l'invocant nous mettons en œuvre des forces bénéfiques considérables. C'est pourquoi un auteur occultiste dont le nom m'échappe, qualifie la Vierge de : « Reine des Forces fluidiques » (ceci explique bien des miracles !).

Cette qualification se trouve concrétisée dans certaines représentations picturales qui nous montrent des rayons s'échappant des mains de la Vierge et se dirigeant vers la Terre : en dépit de leur naïveté, ces représentations ont un sens symbolique et ont probablement été imaginées à l'origine par des initiés.

Certes nous pouvons nous adresser directement à la Divinité. Mais, a dit je crois en substance Sédir, nos prières n'atteignent pas tout de suite le Ciel. « Elles montent de degré en degré vers des royaumes de plus en plus intérieurs ». En outre, tant de conditions sont nécessaires pour que le Ciel soit atteint ! La prière doit être pure dans ses intentions profondes et c'est là une condition bien difficile à réaliser, par exemple quand nous demandons la force de lutter contre une tentation à laquelle il nous serait, au fond, si agréable de succomber... ou quand nous nous efforçons de prier pour quelqu'un qui nous veut du mal ! En un mot il est bien difficile de parler le langage du Ciel et Marie, elle, le connaît si bien !

Lorsqu'après avoir récité le Pater nous disons l'Ave Maria, nous purifions, nous dynamisons notre prière en la faisant, en quelque sorte, « apostiller » par Marie.

Et puis, Marie nous aime infiniment parce que Dieu, qui « est Amour » dit Saint-Jean, l'a associée à l'œuvre Rédemptrice du Verbe. Elle a souffert par son Fils parce qu'Il souffrait pour nous : voyez ces statues où les vieux imagiers ont représenté la Vierge portant son Enfant : son fardeau semble si lourd que le bras porteur s'appuie sur la hanche relevée. Ce n'est pas seulement le poids du Bébé qui l'accable ainsi, c'est qu'elle porte avec lui le poids du pêché des hommes dont Il est chargé.

Enfin, dans Marie nous invoquons notre Mère : Elle l'est en tant que Vierge Céleste et cosmique, « parce qu'ayant coopéré à la formation de l'Univers et donné la vitalité aux êtres, elle doit nécessairement la développer en eux, et son rôle s'étend depuis les rouages immenses du Cosmos majeur jusqu'aux plus petites parcelles animées d'un souffle de vie ».

Elle est aussi notre Mère en tant que Vierge terrestre, et Jésus nous l'a signifié Lui-même au Golgotha lorsque « voyant sa Mère et près d'elle le disciple qu'Il aimait, il dit à sa Mère : « Femme voici ton Fils » et au disciple « Voici ta Mère » (Jean XIX-26, 27). Au-delà du disciple, dans la pensée de Jésus « dont le regard parcourait les siècles », chacun de nous était présent et c'est en pensant à chacun de nous qu'Il prononçait ces paroles.

Alors ?... Je vous fais grâce de tous les lieux communs de la sensiblerie et de la piété inférieure sur les trésors d'Amour, d'indulgence, de patience, de dévouement que peut recéler le cœur maternel de la Vierge, ce cœur qui physiquement et réellement fut la Source même du sang versé sur le Calvaire par le Réparateur. Je vous dis simplement ceci : quand vous récitez l'Ave Maria, surtout dans les moments difficiles de votre existence, pensez à ce qu'est réellement Marie, par-delà les mots que vous prononcez, invoquez dans un total abandon de vous-mêmes cette Entité resplendissante, et vous vous sentirez réconfortés comme vous l'étiez, dans vos chagrins d'enfants, par le sourire de votre maman.

⁂

Je voudrais, avant de terminer, aller au devant d'une possible équivoque :

Pour montrer toute l'importance d'une prière qui nous est familière et qui, disait le Maître Philippe, « suffit avec le Pater » j'ai longuement parlé de la Vierge et de ce que nous pouvions attendre d'elle.

Je ne voudrais pourtant pas encourir ce reproche de « mariolâtrie » que les protestants font aux catholiques.

Ce reproche trouve, il faut le dire, son fondement dans certaines manifestations du Culte de la Vierge et qui risquent, en raison de leur caractère excessif, de faire oublier aux fidèles trop zélés, qu'avant la Vierge, il y a : *DIEU.*

Notre Maître Louis-Claude de Saint-Martin dénonce lui-même dans les termes suivants, les dangers d'une telle confusion :

« ...Combien de personnes, en priant (ces) êtres secourables, se surprennent-elles à croire prier la Divinité même et finissent par ne plus savoir comment en faire la différence ? Combien se sont surprises à les adorer en ne croyant faire autre chose que les prier : espèce d'idolâtrie qui est d'autant plus dangereuse qu'elle prend son origine dans notre sensibilité et même dans nos vertus...

...C'est alors que le principe des Ténèbres... sous des noms vénérables devenus sacrés pour nous... peut préparer, annoncer et opérer des événements et des merveilles tellement combinées... (qu') elles pourraient tromper les élus mêmes.

...nous sommes appelés à être le signe et le témoin de la divinité et non point à être le signe et le témoin d'aucun autre être ».

N'oublions pas, en effet, que si la Vierge peut beaucoup pour nous, si son aide est puissante, nos destinées ne dépendent pourtant pas d'Elle et que le Chef des Apôtres a dit, parlant du Christ, devant le Sanhédrin :

« Il n'y a point de salut par *aucun autre*, car il n'y a pas d'autre nom donné aux hommes sous le Ciel qui doive nous sauver » (Actes IV, 12).

J'en ai maintenant terminé. Comme je vous en avais averti, et vous avez pu le constater, je me suis placé pour traiter mon sujet bien plus sur le plan du sentiment que sur celui de la science. Ne possédant pas cette dernière, j'ai laissé parler ma Foi... Eussé-je d'ailleurs, pour reprendre le mot de Saint-Paul « possédé toute la science des hommes », que cela ne m'eut pas mené bien loin, car la Vierge est un immense mystère en présence duquel la raison est rapidement dépassée.

PAX.

« TABLEAU NATUREL »

de Louis-Claude de SAINT-MARTIN

Le tableau est un texte divisé en 22 chapitres non titrés. Plus de 300 pages en caractères moyens d'un volume 14 × 22. Ecrit probablement en 1782 (c'est la date de l'édition d'Edimbourg), son auteur a alors 39 ans.

J'ai parcouru — plutôt que lu vraiment cet ouvrage. A la manière des traités de philosophie, on ne lit pas. On doit étudier. C'est ce qui m'a convaincu de la nécessité de décortiquer cette œuvre pour l'assimiler. La richesse des idées est telle que j'ai dû relire au moins dix fois l premier chapitre avant de passer à l'explication et aux commentaires qui suivent.

Dès ce premier chapitre, les trois termes du titre de l'ouvrage sont cités dans un premier aspect de leurs rapports généraux : l'Univers et le spectacle qu'il donne, l'homme et les réflexions qu'il suscite, Dieu enfin, auquel nous arrivons tout naturellement.

***

« Les vérités fécondes et lumineuses existeraient moins pour le bonheur de l'homme que pour son tourment, si l'attrait qu'il se sent pour elles était un penchant qu'il ne pût jamais satisfaire. Ce serait même une contradiction inexplicable dans le premier Mobile, auquel tiennent radicalement ces Vérités, qu'ayant voulu les dérober à nos regards il les eut écrites dans tout ce qui nous environne, ainsi qu'il l'a fait dans la force vivante des éléments ; dans l'ordre et l'harmonie de toutes les actions de l'univers, et plus clairement encore, dans le caractère distinctif qui constitue l'homme. »

J'ai mis dans la marge de mon ouvrage la maxime théosophique qui orne les salles du Square Adyar : « Ecoute le Chant de la Vie ». Car dès se premier paragraphe le problème est situé : il y a des vérités fécondes et lumineuses écrites partout dans la nature et dans la force vivante des éléments. Le premier Mobile les y a inscrites non point pour décevoir notre soif de connaître et créer notre tourment, mais pour nous permettre de les découvrir. La nature d'une part, l'homme surtout, constituent le témoignage de l'existence de ces vérités, dont notre bonheur est qu'en les pressentant nous puissions espérer les connaître.

Remarquons tout de suite le style. Il est un exemple type du genre de phrases que nous trouvons tout au long de l'ouvrage. Inversions nombreuses, négations faisant éclater l'affirmation, interrogations, phrases dubitatives. Le style donc, sans être comparable à celui de philosophes comme Kant, par exemple, n'est pas fait pour aider à comprendre.

Dans la définition de l'occulte, Papus dit que c'est la science cachée, la science du caché et la science qui cache. Je pense que Saint-Martin a voulu ne se faire comprendre que de ceux qui le mériteraient par un effort soutenu, laissant les autres dans les ténèbres extérieures.

Nous savons donc que les vérités existent en dehors de nous et en nous-mêmes. Saint-Martin était Maçon et l'est resté, même si, administrativement, il se fait radier des contrôles en 1790. Il connaissait le « Gnoti Serauton » des Grecs et de Socrate, le Vitriol des Maçons.

C'est à observer la nature et nous-mêmes que Saint-Martin nous invite pour rechercher la Vérité au travers des vérités répandues sous nos yeux comme **les rayons de la propre lumière** de la Cause primitive. Toute la méthode initiatique est rappelée dans ces premières phrases : Examine l'Univers, examine l'Homme et tu découvriras Dieu. Mais voilà, il faut trouver le fil qui nous relie à la Lumière.

Et d'abord, replaçons l'homme dans sa véritable nature. L'homme, nous dit Saint-Martin, donne naissance à une œuvre par des actes. Or, ces actes révèlent en lui l'existence de Puissances Créatrices; ces puissances sont antérieures à l'acte, elles en sont indépendantes, elles existeraient *alors que l'acte n'aurait pas eu lieu; elles sont infiniment supé*rieures au résultat qu'elles permettent d'atteindre. Avant de réaliser un édifice j'en ai conçu le plan, j'ai réalisé ensuite ce plan et j'ai construit matériellement l'édifice. Tout ce processus révèle l'existence d'un principe permanent, transcendant à l'édifice; celui-ci avant que d'exister a eu son essence dans le Principe, avant même son commencement. Son commencement a été sa réalisation. Il existait en potentialité dans le Principe qui pouvait concevoir autre chose qu'un édifice.

⁂

« Il est évident que les facultés invisibles par lesquelles j'ai eu le « pouvoir de produire cette œuvre sont, par leur nature, très supérieures « à leur résultat et qu'elles en sont tout à fait indépendantes. Car cet « édifice aurait pu ne pas recevoir l'existence, sans que les facultés qui « me rendaient capable de la lui donner en fussent altérées. Depuis qu'il « l'a reçue elles conservent la même supériorité, puisqu'ayant le pou- « voir de le détruire; ne pas le détruire c'est en quelque sorte lui « continuer l'existence; enfin, s'il venait à périr les facultés qui lui « ont donné l'Etre resteraient après lui ce qu'elles étaient avant et « pendant sa durée. »

Supériorité, indépendance, permanence, voilà les trois caractéristiques des facultés supérieures que révèle l'homme. Ajoutez qu'elles sont indépendantes de mon propre corps qui leur sert pourtant d'agent. Il y a une véritable hiérarchie entre ces facultés et les sens qui leur permettent de s'exprimer, comme ils permettent d'appréhender les objets par les impulsions que ceux-ci leur procurent.

Appliquant tout naturellement le principe d'analogie qui est le principe-clé de toute l'existence, Saint-Martin nous amène à penser que la Nature physique, l'univers qui se découvre à nos yeux, ressemble étrangement à nos propres productions et prouve donc l'existence de facultés créatrices encore bien supérieures à celles que nous avons découvertes en l'homme, bien qu'elles soient de même nature et de même essence. Même réflexion sur les œuvres créées; elles ne connaissent pas leur créateur. Mais les facultés qui ont créé la nature sont, elles aussi, supérieures, indépendantes et permanentes.

« De même, l'œuvre universelle de ces *facultés invisibles, leur résul-* « tat, la Nature, enfin, pourrait n'avoir jamais existé, elle pourrait per- « dre l'existence qu'elle a reçue, sans que les facultés qui l'ont produite « perdissent rien de leur puissance ni de leur indestructibilité, puis- « qu'elles existent indépendamment des œuvres que je produis. »

Suit un passage qui tend à démontrer les principes énoncés par des exemples tirés de l'astronomie : les étoiles fixes et les astres errants indiquent des forces qui, apparemment, devraient conduire au déséquilibre et à la destruction de l'Univers si une force supérieure harmonieuse ne venait rétablir l'équilibre. A noter que le passage auquel je fais allusion fait l'objet d'une note des éditeurs que je vous cite :

« Sur les marges du Manuscrit de cet ouvrage, que nous tenons « d'une personne inconnue, il existait un grand nombre d'additions d'une « écriture différente. Ayant observé que, non seulement ces additions « ne liaient point le discours, mais que quelquefois même elles en interrompaient le fil, que d'ailleurs elles étaient d'un genre particulier qui « semble différer de celui de l'Ouvrage, nous avons cru devoir les désigner par des guillemets placés au commencement et à la fin des « différents morceaux de ce genre : en sorte que s'ils ne sont point de « l'Auteur, et qu'ils aient été ajoutés par quelqu'un à qui il aurait « confié son manuscrit, chacun pourra facilement les discerner. »

Effectivement, le style est nettement différent et il n'apparaît pas comme une suite logique du développement, mais plutôt comme un interruption. D'ailleurs, si l'on fait abstraction du passage entre guillemets, on voit au contraire que le discours se suit. Je vous relis à la suite les deux phrases en sautant la pseudo-démonstration :

« De même, l'œuvre universelle de ces facultés invisibles, leur résultat, la Nature, enfin, pourrait n'avoir jamais existé, elle pourrait perdre « l'existence qu'elle a reçue, sans que les facultés qui l'ont produire perdissent rien de leur puissance ni de leur indestructiblité puisqu'elles « existent indépendamment des œuvres que je produis.

« Tout se réunit ici pour démontrer la supériorité de l'homme, puisqu'il trouve dans ses propres facultés de quoi s'élever jusqu'à la démonstration de Principe actif et invisible dont l'univers reçoit l'existence et « ses lois ; puisque dans les œuvres même matérielles qu'il a le pouvoir « de produire, il trouve la preuve que son Etre est d'une nature impérissable. »

Après cette constatation que l'homme seul peut concevoir sa véritable situation dans l'Univers et remonter jusqu'au Premier Principe, Saint-Martin juge opportun d'écarter l'objection selon laquelle certains actes sensibles sont communs à l'homme et aux animaux. Ce sont les actes de génie et d'intelligence qui nous intéressent et qui distinguent toujours l'homme de l'animal.

Rappelant l'ouvrage « Des Erreurs et de la Vérité » dont il a tiré l'épigraphe du « Tableau Naturel », Saint-Martin constate une fois de plus, que nous ne pouvons nier — car tout nous le révèle — que nous portons partout avec nous-mêmes le **Principe de l'Etre et de la vie.** Or, comment ce Principe pourrait-il périr?

Oui, comme le dit cette épigraphe : « Explique les choses par l'homme et non l'homme par les choses. » Car c'est bien de l'homme qu'il faut partir. C'est un peu le « Je pense donc je suis » de Descartes, mais en réalité c'est l'inversion du principe. Il dirait plutôt : « Je suis, donc je pense », sous entendu : car telle est ma nature et telle est mon aspiration.

Un philosophe de l'Antiquité, Protagoras, avait dit une phrase qui ressemble à celle de Saint-Martin : « L'homme est la mesure de toutes choses. » Mais cette formule est essentiellement relativiste et sceptique.

Elle traduit un douloureux existentialisme, signifiant : l'homme est la raison de toutes choses. Celles-ci n'existent que par lui, et n'ont d'intérêt qu'en lui et pour lui. Se garder de faire le moindre rapprochement entre le philosophe grec et le théosophe d'Amboise.

Mais, poursuit Saint-Martin, l'homme est pourtant tributaire de sa nature corporelle, de sa prison quant à ses idées physiques et sensibles. Il ne peut appréhender les objets que par les impressions qu'ils produisent sur ses sens. (Souvenez-vous de la statue de Condillac et du sensualisme). Quelles que soient les déductions que nous puissions tirer de nos observations, c'est toujours de l'ordre sensible que nous partons et ce départ en assure la limite.

***

Mais heureusement : « Indépendamment des idées que l'homme « acquiert journellement des objets sensibles par l'action de ces objets « sur les sens, il a des idées d'une autre classe, il a celle d'une loi, « d'une Puissance qui dirige l'univers et ces mêmes objets matériels; « il a celle de l'ordre, qui doit y présider; il tend enfin, comme par un « mouvement naturel, vers l'harmonie qui semble les engendrer et les « conduire.

« Il ne peut se créer une seule idée; et cependant, il a celle d'une « force et d'une sagesse supérieure, qui est à la fois comme le terme « de toutes les lois, le lien de toute harmonie, le pivot et le centre d'où « émanent et où aboutissent toutes les Vertus des Etres. Car tel est le « véritable résultat de tous les systèmes, de tous les dogmes, de toutes « les opinions, même les plus absurdes, sur la nature des choses et « sur celle de leur Principe. Il n'est aucune doctrine, sans en excepter « l'Athéïsme, qui n'ait pour but cette étonnante Unité, comme nous le « verrons dans la suite. »

Ainsi, quelles que soient nos convictions, celles-ci, par leur existence même, traduisent une essence qui leur est supérieure.

Mais des deux classes d'idées que possède l'homme : celles du monde sensible et celles qui lui viennent de l'intérieur, il est plus souvnt l'esclave des premières que maître des secondes. Et les premières viennent le plus souvent obscurcir son esprit et le distraire de telle sorte qu'il est plus fréquemment privé des idées supérieures que provoque en lui la réaction des facultés supérieures à lui et indépendantes dont la nature nous a démontré l'existence.

Mais le privilège de l'homme c'est l'usage de la liberté qui lui permet de juger, d'adopter, de rejeter, d'agir jusqu'à arriver à une pensée pure. La liberté ? C'est un principe et un effet. Dans le premier cas, c'est une sorte de conscience rectrice. Comme effet, elle détermine dans la conduite de l'homme une ligne d'action qui le maintient dans la voie correspondant à son être.

« Quant à l'Esprit principe, à cette force pensante universelle, supé- « rieure à l'homme, de laquelle nous ne pouvons pas surmonter ni éviter « l'action, et dont l'existence est démontrée par l'état passif où nous « sommes envers elle relativement à nos pensées, ce dernier Principe a « aussi une liberté qui diffère essentiellement de celle des autres Etres; « car étant lui-même sa propre loi, il ne peut jamais s'en écarter et sa « liberté n'est exposée à aucune entrave ou impulsion étrangère. Ainsi, « il n'a pas cette faculté funeste par laquelle l'homme peut agir contre « le but même de son existence. Ce qui démontre la supériorité infinie « de ce Principe Universel et Créateur de toute loi.

« Ce Principe Suprême, source de toutes les Puissances, soit de celles « qui vivifient la pensée dans l'homme, soit de celles qui engendrent « les œuvres visibles de la nature matérielle, cet Etre nécessaire à tous « les autres Etres, germe de toutes les actions, de qui émanent conti- « nuellement toutes les existences : ce terme final vers lequel elles ten- « dent, comme par un effort irrésistible, parce que toutes recherchent la « Vie, cet Etre, dis-je, est celui que les hommes appellent généralement « Dieu. »

Nous avons vu au passage la phrase : « Car étant lui-même sa propre loi, il ne peut jamais s'en écarter », ce qui prouve que le miracle ou le hasard — au sens que nous donnons habituellement à ces deux termes — ne sont que la mesure de notre ignorance de lois établies, et non pas le fait du Prince ou le caprice d'un Dieu. Quelle différence avec la liberté telle qu'on la conçoit ordinairement et quelle conception platonicienne du Bien et du Mal.

Pour terminer ce chapitre Saint-Martin nous répète que celui qui voudra descendre en lui-même reconnaîtra que ce Principe est le Souverain Bien.

Mais n'approfondissons pas : Dieu est inconnaissable, tous les Nombres qu'il contient ne peuvent être trouvés car il les contient tous à l'infini comme il contient toutes les vertus, c'est-à-dire, en somme, toutes les Puissances, toutes les virtualités, et l'on ne peut les énumérer car c'est l'Infini.

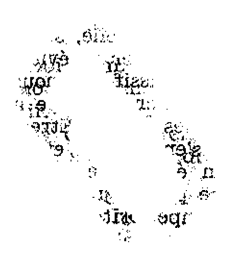
Nous avons découvert Dieu par la preuve phénoménologique, car être et avoir tout en soi n'est pour lui qu'une seule et même chose. Son existence nous a été démontrée par l'homme et par la nature.

Voici quelques grandes idées de ce premier chapitre. Et en relisant encore ce texte je me disais que chaque mot, chaque phrase, devrait être analysé, commenté, disséqué, tant ils sont riches de substance, d'idées.

Retenons toutefois quelques grands principes : d'abord, la trilogie du titre reprise dès le premier chapitre pour une démonstraction irréfutable : Dieu, l'Homme, l'Univers; corrélativement, l'usage constant du principe d'analogie; place de choix de l'homme qui contient le Principe de l'Etre et de la Vie et qui, par conséquent, est immortel, principes rigoureux d'une dialectique assurant une déduction logique de causes et d'effets, ceux-ci permettant de remonter à celles-là.

Retenons aussi que descendre en nous-mêmes est le vieux principe de toutes les initiations, que Saint-Martin nous y invite constamment, qu'il n'y a de vrai Temple que celui que nous construisons au plus profond de notre cœur pour y faire brûler l'étincelle divine qui doit un jour illuminer notre Etoile flamboyante.

L'ERMITE S∴ I∴



A découper suivant le pointillé.

BULLETIN D'ABONNEMENT

à retourner rempli et signé à l'administrateur **M. Georges CREPIN, 69, Faubourg Saint-Nicolas, à MEAUX (Seine-et-Marne)**
C.C.P. PARIS 8842-48

Veuillez m'inscrire pour un abonnement de un an, à dater du premier numéro de la présente année, à

L'Initiation

Je vous adresse { en espèces / mandat / chèque } la somme de ....

abonnement	France	**10** ou **12 NF**
	Etranger	**13** ou **15 NF**
Sous pli fermé	France	**13** ou **15 NF**
	Etranger	**16** ou **18 NF**

(Rayer les mentions inutiles)

Nom .... *Prénom* ....

Adresse ....

Le 196

Signature,

Pour l'année 1961 — 1 numéro par trimestre :
Abt. normal .. 10 NF — Abt. de soutien.. 12 NF
Etranger .... 13 NF — Abt. de soutien.. 15 NF
Sous pli fermé :
France .. 13 et 15 NF — Etranger.. 16 et 18 NF

Le Directeur-Gérant : Philippe ENCAUSSE, 46, boulevard du Montparnasse, Paris-15e
Imp. MOUSSY, CRUOT, BONNE, 7, rue de Martimprey, Meaux. - Dépôt légal n° 1.466
Certificat d'inscription à la Csion paritaire de papier de presse du 6-2-53 n° 26/285